

ACTION ET RECHERCHE CULTURELLE



12

souffles

revue maghrébine littéraire culturelle trimestrielle

siège social 4 avenue pasteur rabat maroc ccp 989-79 tél. 235-92

responsable : abdellatif laâbi

groupe d'action m.i. abdoun m. alloula m. aziza m. chebaa
b. jakobiak a. laâbi m. melehi e.m. nissaboury

sommaire

couverture documentation photographique mohammed melehi

numéro 12 3ᵉ année 4ᵉ trimestre 1968

prologue



Depuis quelques mois, le groupe d'action de SOUFFLES participe aux travaux d'élaboration et d'organisation ainsi qu'aux activités publiques de l'Association de Recherche Culturelle qui réunit un certain nombre d'artistes, de chercheurs, de cadres techniques et scientifiques et d'étudiants.

Ce regroupement, dont nous avons maintes fois souligné la nécessité, n'est nullement un événement accidentel. Il devrait être compris, à notre avis, comme l'aboutissement logique de cette phase de malaise et de marasme, en même temps que de déblayage et de maturation, que nous avons tous vécue depuis ces dernières années et comme la volonté de concrétiser et de rendre plus actifs les dynamismes réels de création et de contestation que notre revue, au même titre que d'autres groupes et individualités, ont pu exprimer ou sonder depuis lors.

Nous ne rentrerons pas évidemment dans le commentaire des objectifs de l'Association ou de l'esprit dans lequel elle compte mener son action et son travail de recherche. Le lecteur s'en fera une idée lui-même en prenant acte de la Charte-Programme de L'A.R.C., document qui a été le fruit d'un travail collectif.

Nous tenons cependant à souligner, quant à nous, l'intérêt de ce regroupement et les perspectives nouvelles qu'il pourrait ouvrir à l'action, la création et la recherche non seulement au Maroc, mais aussi à l'échelle de tout le Maghreb, étant donné les similitudes profondes des situations culturelles de nos pays respectifs.

Notre espoir est que ce document de base ne devienne pas encore une fois un de ces écrits « historiques » qu'on classe rapidement dans les anthologies ou les « études sérieuses » et qu'on momifie pour quelques décennies et qu'il remplisse la seule fonction logique qu'il puisse avoir, celle de susciter le débat, la confrontation des idées, de stimuler la recherche et surtout de faire déboucher toutes

les lucidités contestatrices dans nos pays sur une action réelle, volontaire, programmée, libérée des faux drames et des fausses terreurs.

Il s'agit là d'un combat que beaucoup d'entre nous ressentent comme décisif et qui devrait immanquablement sortir nos « intellectuels » du ghetto des discussions confinées, des rêves éternellement refoulés, en vue d'une action en profondeur, liée aux besoins et aux aspirations collectives.

Nous pensons aussi que le temps est venu de dénoncer sans bégayer tous les alibis « humanistes » et « tactiques », tous les prétextes compliqués à la sauce universitariste, toutes les lâchetés ambiantes, d'agir pour que la création et l'action culturelles soient organiquement liées à notre lutte nationale et qu'elles puissent ainsi remplir leur fonction multidimensionnelle de clarification, de prise de conscience, de mobilisation, de conjuration des aliénations historiques et quotidiennes, d'élargissement du champ de vision, de perception et de connaissance de l'homme, d'augmentation du potentiel de vie ou du taux sanguin, d'ouvertures totales, bref de soulèvement digne, généralisé contre tout ce qui inhibe, tout ce qui limite, tout ce qui réprime et menace nos sociétés qui, à peine sorties du cauchemar matériel de la colonisation, retombent lourdement dans le cercle de violence des « fausses indépendances ».

En affirmant cela, nous ne prétendons nullement détenir une vérité d'approche, de vision ou de méthode. Nous recherchons toujours et nous essayons souvent de provoquer toutes les formes de dialogue et de confrontation, à condition que le langage et les intentions soient humains, francs, sensibles à un minimum d'exigences et d'objectifs, de clarté aussi, au-dessous desquels tout regroupement n'est plus que parlotte et compromissions.

Il s'agit en tout cas d'avancer, en brisant les cercles, en un perpétuel mouvement d'investigation.

SOUFFLES

programme de recherche et d'action de l'A.R.C.

Préambule

Voilà quelques mois, un certain nombre d'artistes et d'intellectuels marocains ont senti la nécessité de réfléchir ensemble et de confronter leurs idées sur les problèmes de la culture marocaine.

Conscients du rôle que peut jouer la culture dans notre projet de libération et de développement;

conscients de l'originalité de notre patrimoine culturel et des potentialités créatrices de notre peuple;

conscients du rôle néfaste de l'action de déculturation coloniale et des nouvelles tentatives d'aliénation ;

conscients des multiples blocages et obstacles qui sont imposés à la création, la recherche et l'action culturelles ;

conscients des voies dangereuses dans lesquelles certains milieux veulent engager notre culture à des fins démagogiques et de mystification ;

ces artistes et intellectuels ont décidé, après une phase préparatoire de réunions-séminaires-débats sur les problèmes majeurs de la culture marocaine, de se regrouper au sein d'une association culturelle nationale qui a pris pour dénomination

Association de Recherche Culturelle

et ceci, dans les buts :

— de mener une action de clarification et de démystification des fondements de notre culture ;

— d'arracher l'action culturelle au monopole de la réaction et du néo-colonialisme;

— de susciter une action de recherche visant la décolonisation, la réévaluation et la réélaboration de notre culture ;

— de contribuer, par un travail de création et de mobilisation culturelle, au combat de libération que mènent toutes les forces progressistes du pays.

Afin de mieux situer les buts de l'A.R.C. et pour donner un minimum d'informations sur les principes qui guideront ses recherches et son action futures, la charte-programme suivante a été élaborée.

I. — HISTORIQUE

A la veille de l'agression coloniale, il y avait une personnalité marocaine qui trouvait sa raison d'être dans une culture spécifique.

La colonisation se caractérisa très tôt par une négation de cette personnalité et par une tentative délibérée de dépréciation et de dénaturation de nos valeurs culturelles. Le colonisateur n'intervenait dans notre culture que pour l'inventorier, la structurer en fonction de sa stratégie de « pacification », de division et de son idéologie d'assimilation et de dépersonnalisation. Il créait ainsi dans notre culture des cloisonnements et des ruptures qui ont longtemps pesé sur toute approche saine et objective et qui pèsent actuellement sur notre volonté de reprise en charge de notre propre destin culturel.

Le mouvement national a privilégié quant à lui le combat politique. Les tentatives désordonnées de contestation sur les plans idéologique et culturel, notamment de la part des milieux traditionnalistes, ne pouvaient logiquement pas déboucher sur la restructuration d'une culture nationale. Elles sont restées à un niveau de résistance ambiguë, relevant d'un fond idéologique de classes privilégiées, à base surtout théologique.

Le désert culturel que nous vivons aujourd'hui est entretenu depuis l'indépendance : ni les mouvements nationaux, ni l'état, n'ont cherché à briser l'impact colonial dans ce domaine et à promouvoir une action véritable de décolonisation de notre culture. Cet état de fait a jusqu'ici freiné les efforts authentiques de contestation et de création qui se sont manifestés.

Si notre culture a été utilisée par l'idéologie coloniale aux fins précitées, elle est de nouveau utilisée par une idéologie embryonnaire qui, renouant avec les éléments les plus folkloriques et sclérosés de cette culture, compte s'en servir comme appoint décisif à une politique d'obscurantisme.

Cette situation favorise le système de la « porte ouverte » à l'action des multiples missions culturelles et universités étrangères qui accaparent, grâce à de puissants moyens financiers, le public en quête de culture.

Ainsi, la destructuration culturelle de notre société continue. Elle s'est même accentuée, entraînant une menace généralisée de nouvelles formes d'aliénation.

Dans ce contexte, le combat culturel devient une constituante axiale du combat national dans son ensemble. Il est appelé non seulement à libérer les forces créatrices et les dynamismes inhibés par le traumatisme colonial et les fausses indépendances, mais à apprêter les instruments méthodologiques de l'approche scientifique de nos réalités.

Cette démarche nécessite une refonte totale et une réélaboration critique de tout notre acquis culturel. Elle nécessite aussi la liaison permanente entre la recherche, la création et l'action, afin de pouvoir l'insérer dans le mouvement dialectique du projet de libération.

II. — REINTERPRETATION DE LA CULTURE NATIONALE

1. La reprise en charge.

Le travail d'inventaire et de structuration de notre culture, sa manipulation idéologique par les sciences humaines coloniales, constituent aujourd'hui pour nous un legs problématique, un cadeau empoisonné.

Cette intervention dans notre matière culturelle et historique est une grave perturbation que nous ne pouvons contourner et dont il est devenu urgent de remettre en cause les fondements.

D'autant plus que la manipulation de notre culture continue dans le cadre même de la décolonisation politique. Elle relève cette fois-ci d'autres motivations, mais elle n'en garde pas moins une logique d'approche, des soubassements idéologiques et culturels qui faussent toute réinterprétation radicale et objective.

En tout état de cause, il est grand temps que la connaissance et l'action sur notre culture cessent d'être connaissance et action par culture et méthodologie interposées.

Nous ne pouvons plus accepter de rester les spectateurs de ce scalp scientifique de laboratoire dont notre société, notre histoire, notre culture et même notre démarche décoloniale ont été et sont les multiples cobayes.

Nous considérons que « le droit à l'initiative est un droit à la personnalité ». En ce sens, la reprise en charge inconditionnelle de notre culture est une décision vitale.

Il y a là une option décisive qui seule peut nous permettre de désembourber notre culture du marais colonial et de la rendre à des circuits sains de communication.

Cette reprise en charge peut seule nous engager dans une vraie démarche de décolonisation et de distanciation, en ce sens qu'elle nous replonge d'emblée dans les réalités vivantes de notre culture et permet un travail de confrontation et de réélaboration critique. Elle seule peut engager notre création et notre action dans le circuit authentique du projet de libération.

Une fois cette option acquise, d'autres urgences apparaissent.

2. Désaliénation au niveau des concepts et de la méthodologie.

La colonisation a secrété une stratégie de dépersonnalisation et d'aliénation qui a investi jusqu'aux structures mentales et psychiques du colonisé. Et l'on retrouve les effets de ce lent travail de minage intérieur jusqu'aux démarches intellectuelles et aux méthodologies scientifiques d'approche des réalités.

La décision de reprise en charge n'est donc qu'un préalable moral. Encore faut-il qu'elle soit structurée par une exigence de remise en cause de tout l'acquis colonial et occidental, et ceci au niveau des outils mentaux et de la démarche scientifique. Il ne s'agit nullement de rejeter tout l'acquis scientifique ou d'inventer de nouvelles sciences. Mais l'ancien colonisé devra rejeter pour chaque cas précis, pour chaque discipline, tous les concepts, idées, méthodologies non opératoires et inadaptés à ses réalités. Ce faisant, il aura conjointement à revaloriser dans ce domaine notre patrimoine culturel et scientifique en réintégrant d'une manière critique les concepts opératoires, toujours valables, qui existent dans la culture arabe.

3. L'expression culture nationale.

L'expression de « culture nationale » peut recouvrir des ambiguïtés du fait de son appropriation démagogique récente par certaines classes exploiteuses. Son caractère tautologique risque aussi de la rendre non opératoire sur le plan scientifique.

Malgré son ambiguïté et son manque de rigueur, cette expression peut être utilisée comme cadre d'analyse et d'action pour la prise de conscience et la désaliénation.

On peut considérer qu'elle demeure opératoire, car nous nous trouvons dans une situation d'acculturation caractérisée et même d'action de recolonisation culturelle. Nous pouvons donc l'utiliser dans notre contre-offensive à l'agression comme agent de distanciation par rapport à la culture occidentale et dominatrice et comme cadre de déblayage, d'approfondissement et de réédification de nos propres données culturelles. Cette expression demeure valable dans le contexte de la phase actuelle de la lutte anti-impérialiste.

4. Contenu et réélaboration de la culture nationale.

L'agression coloniale a eu pour effet de créer une rupture parfois radicale entre notre passé et notre présent.

Aussi, l'une des urgences de notre démarche est de jeter les ponts entre ses différentes phases historiques, afin de mieux saisir notre culture dans ses dynamismes intrinsèques, dans ses continuités et ses discontinuités.

Ainsi, la connaissance des réalités historiques de notre culture s'avère indispensable pour tout projet de réélaboration dans ce domaine. Cette période ne saurait évidemment constituer pour nous ni un âge d'or inconditionnel, ni une époque d'obscurantisme. Certes, la société anté-coloniale était basée sur un système à idéologie théologique, une représentation patriarcale du monde et du pouvoir, mais on ne peut pas considérer pour autant, sans risquer de tomber dans des schémas mécanistes, que la culture marocaine était uniquement la culture des classes privilégiées. Il y a là un préjugé commun qui tend à ne considérer comme culture que les formes d'expression intellectualisées, écrites, individuelles, monumentales. Ces formes, qui sont les plus manifestes de notre héritage ou en tout cas les plus connues, les mieux valorisées, provenaient de l'intelligentsia aristocratique de cour ou citadine.

C'est d'ailleurs cette culture qui s'est trouvée pétrifiée à l'époque contemporaine par la fascination du passé, et qui donnait le plus de signes d'essoufflement.

Mais une grande partie de notre culture ne relevait nullement de l'idéologie de ces classes exploiteuses et s'exprimait depuis des siècles, sinon des millénaires, dans des formes spécifiques, autonomes, orales, collectives, intégrées à la vie quotidienne. Il en fut ainsi et il en est toujours de même de notre littérature, musique, art populaires ruraux et citadins.

La partie la plus vivante peut-être de notre culture échappait ainsi à la manipulation et à l'orientation des classes exploiteuses.

En Occident, le développement du capitalisme a, par contre, porté un coup fatal à toute forme d'expression culturelle populaire autonome, et la culture s'en est trouvée ainsi acculée à être le produit d'une idéologie de classe, l'instrument d'expression d'une caste intellectuelle ayant le monopole des formes de création culturelle et du marché de la culture.

Dans la réélaboration de notre culture nationale; nous aurons donc à redonner à notre patrimoine culturel populaire le rôle et la place qui lui sont dûs.

Cette revalorisation devrait cependant s'effectuer d'une manière sélective et critique. Il ne faut pas oublier que l'idéologie coloniale tendait justement à mettre parfois en relief notre culture populaire pour nous enfermer dans l'expression spontanée, naïve et non intellectualisée de la culture.

Il s'agit, tout en la revalorisant, d'arracher notre culture à la folklorité où voulait la confiner l'idéologie coloniale et où veut l'engager

l'idéologie actuelle, et la faire déboucher sur l'expression consciente, débarrassée des éléments négatifs et parfois rétrogrades qu'elle peut véhiculer.

Cette vigilance est d'autant plus importante que certains schémas réactionnaires anté-coloniaux tentent de ressurgir aujourd'hui, camouflés sous une démarche théologique réformiste d'authenticité et de retour aux sources.

Le même travail de revalorisation critique doit être effectué pour notre héritage culturel, qui est multidimensionnel. La culture arabe et islamique a donné sa configuration historique et actuelle à notre société et à notre culture qui participent d'ailleurs depuis des siècles à son évolution.

La culture marocaine a été nourrie aussi, depuis les origines, par d'autres sources, berbères, judaïques, sahariennes, africaines et méditerranéennes. C'est la totalité de ces sources et de ces appartenances qui devraient être sollicitées lors de l'élaboration de notre culture nationale.

L'Islam, quant à lui, est un phénomène jailli de la culture arabe, qu'il a profondément transformée et qu'il a enrichie, de par son extension et son développement, de nouveaux apports. Ces différents apports, ainsi que les mouvements qui se sont développés au sein même de l'Islam en opposition au traditionnalisme étroit, mettant l'accent sur l'Ijtihad créateur, la liberté de l'homme et la souveraineté de la communauté, sont à revaloriser.

5. Culture nationale - Culture occidentale.

La culture occidentale que nous contestons est la culture coloniale, la culture impérialiste. Nous la remettons en cause dans la mesure où elle nous aliène, nous impose des schémas non adaptés à nos réalités.

Les différences radicales qui apparaissent à l'analyse de notre société et de la société occidentale et des cultures qui les représentent, nous montrent la nécessité, dans l'approche de nos propres réalités, de prendre du recul par rapport à la culture occidentale et de cesser de la considérer comme référence ou comme norme.

Il est temps aussi de démystifier la fascination exercée sur notre société comme sur l'ensemble du Tiers-Monde par la puissance technologique et les progrès scientifiques de la société de consommation. Fascination qui conduit souvent à croire :

— que seuls les modèles occidentaux peuvent sortir nos sociétés du sous-développement ;

— que la science et le progrès technique sont un monopole ou une donnée structurelle de la civilisation occidentale.

Cette fascination peut se dissiper à l'analyse qui montrerait que la puissance technologique et les progrès scientifiques réalisés dans le monde occidental y deviennent, de par l'utilisation qui en est faite, des facteurs d'aliénation de l'homme et inhibent en fait beaucoup de ses potentialités créatrices.

Elle montrerait aussi que la science et le progrès technique n'ont pas de lien de spécificité avec la civilisation occidentale.

Elle montrerait que la société de consommation s'est, de ce fait, édifiée sur des divorces entre des potentialités et des facultés aussi vitales les unes que les autres chez l'homme (rationalité, imagination, esprit, corps, etc...) et aboutit ainsi à l'impasse.

En tout état de cause, nous n'avons pas, quant à nous, à remettre en question toute la culture ou la civilisation occidentale. Cette culture contient elle-même ses propres germes de contestation. Ainsi le marxisme, notamment, tout en faisant partie intégrante de la culture occidentale, a été un mouvement de contestation radicale de ses structures.

Ce travail de réélaboration que nous projetons s'avère aujourd'hui pour nous plus urgent et plus important que n'importe quel souci d'universalité. Cette universalité âprement convoitée par beaucoup d'intellectuels du Tiers-Monde constitue pour eux un moyen de « libération » et de promotion. Or, cet universalisme n'a jamais été jusqu'à maintenant que l'universalité de la culture occidentale. Sa revendication dans l'état actuel des forces culturelles ne saurait aboutir qu'à une nouvelle assimilation des cultures anciennement colonisées. L'appel à la responsabilité et à la culture nationale n'est donc pas une négativité ou un désir de cloisonnement, mais une étape nécessaire pour la restructuration et l'élaboration de valeurs qui pourraient contribuer effectivement à la culture universelle de demain.

III. — ROLE DE L'INTELLECTUEL

1. Situations objectives de l'intellectuel.

L'intellectuel marocain se trouve aujourd'hui écartelé entre des situations culturelles, des statuts sociaux et politiques contradictoires.

Il existe d'abord sur le plan culturel une dichotomie dangereuse entre intellectuels arabisants et francisants. Ce fossé d'incommunicabilité tend d'ailleurs à s'élargir, vu le statu quo culturel dans lequel se confine le pouvoir en matière d'enseignement et d'arabisation. Cette ambiguïté entretenue est un premier obstacle que l'intellectuel conscient devra surmonter. Sa démarche ne pouvant se faire que dans le sens de l'uniformisation, c'est-à-dire dans la lutte pour redonner à la langue arabe son rôle indispensable de véhicule naturel de notre culture.

Entre temps, et dans cette phase transitoire que nous traversons, les autres instruments linguistiques ne sont pas à rejeter ou à condamner, dans la mesure où s'y expriment la recherche et la création conscientes et transformatrices.

D'autre part, l'intellectuel, quelle que soit sa formation, vit, en tant qu'élément social relativement privilégié, des contradictions au niveau de son insertion sociale et politique.

Il se trouve ainsi, de par « la promotion » que lui confère la culture, en déphasage par rapport à son milieu social. Il s'éloigne dans sa conscience et dans son corps des masses populaires. Il se produit chez lui une dépersonnalisation et un déracinement par la culture.

Sur le plan politique, et vu le processus de structuration de notre société, il y a des données objectives qui tentent l'intellectuel, le démobilisent et le font entrer dans le rouage de la soumission.

La stratégie du pouvoir et l'idéologie qui l'anime sont actuellement plus ou moins empiriques. En tout cas, elles se structurent progressivement et deviennent agissantes, dans la mesure où elles exercent déjà une emprise profonde en s'enracinant dans le peuple.

Cette stratégie s'exerce par la monopolisation des mass media, le soutien à la domination économique étrangère sur l'édition, la

distribution, une censure délibérée et efficace et une politique voulue de soumission des jeunes aux rouages de l'état.

A cette stratégie des classes exploiteuses s'ajoute la continuité de l'agression culturelle étrangère qui se développe, bénéficiant d'une liberté d'action totale et du vide culturel entretenu.

L'intellectuel se trouve alors dans la situation ambiguë d'asservi et d'exploiteur, étant donné qu'il fait partie de l'appareil technocratique.

Ces différentes dichotomies, contradictions, acculent souvent l'intellectuel à l'impuissance et à de nouvelles formes d'aliénation.

2. Responsabilités de l'intellectuel.

Face à ces situations objectives et à la stratégie des classes exploiteuses et de l'impérialisme, le devoir primordial de l'intellectuel est la mobilisation.

— Dans son propre domaine de création et de recherche pour mener à bien le travail urgent de réinterprétation et de réélaboration sur le plan culturel.
Ce travail devant être orienté nécessairement vers l'engagement dans la confrontation des idées, des doctrines, du côté des classes non exploiteuses.

— Dans l'adaptation de son travail quotidien à la situation objective du peuple.
Pour cela, il doit être conscient de l'interaction constante entre le combat culturel et le combat politique.

Cette option du militantisme ne saurait être toutefois créatrice et transformatrice que dans la mesure où l'intellectuel parvient à connaître profondément, à s'identifier et à exprimer les aspirations des masses exploitées.

Elle ne pourrait l'être totalement aussi si l'intellectuel ne lie pas constamment la théorie à l'action, la connaissance à la pratique, s'il ne fait pas de cette pratique elle-même une forme essentielle de connaissance. Cette démarche seule peut être garante de sa désaliénation et le rendrait à sa fonction de créateur et de combattant et non pas de gestionnaire et de soumis.

culture et progrès scientifique (1)

par abraham serfaty

L'une des armes mystificatrices les plus fortes de l'Occident vis-à-vis du monde ex-colonial qui cherche à retrouver les chemins de sa propre culture est l'identification entre progrès scientifique et technique et culture occidentale.

A vrai dire, il ne faut pas en vouloir aux défenseurs de l'Occident et du monde « libre » de se faire les hérauts de ce qui s'appelle la Culture Occidentale. Eux-mêmes sont suffisamment aliénés par leur propre société pour être bien incapables de la critiquer.

Plus grave est par contre l'attitude de bien des intellectuels des pays sous-développés, qui les amène à être ainsi victimes de cette mystification.

Mais il est vrai que les apparences,
celles de l'Histoire,
celles des vitrines des Champs-Elysées et de Broadway,
celles des Mirages au Moyen-Orient, et des Phantom au Viet-Nam,
s'y prêtent.

La principale de ces mystifications, celle des Mirages et des Phantom, les combattants palestiniens et vietnamiens sont en train de la ramener aux réalités.

Aussi bien, notre contribution, modeste, à la démystification de l'Histoire, pour le passé, des vitrines pour le présent et l'avenir, n'est-elle que peu de chose et devait être ainsi située.

Nous commencerons tout d'abord, après avoir tenté de définir la culture, de rappeler le problème posé.

Définition de la culture

Pour nous, et au sens du présent exposé,

« La culture est tout ce qui exprime la réalisation intellectuelle et sensible de l'homme au-delà de son activité immédiate d'agent économique ».

Ce qui ne veut pas dire que ces deux aspects ne soient pas liés. L'Histoire en voit se dessiner leur plus ou moins grande unité ou distanciation suivant des conditions que nous tâcherons de souligner.

Ainsi, les manifestations culturelles parmi les plus anciennes connues, celles des dessins des grottes de Lascaux et du Hoggar, en même temps que des œuvres d'une incomparable valeur artistique, pouvaient exprimer tout à la fois la démarche pratique (d'étude anatomique) et magique (d'exorcisation) de ces peuples de chasseurs devant les animaux qui étaient à la fois leur proie et leur ennemi.

Mais ces démarches étaient souvent éloignées de l'économique. Les Vénus primitives exprimaient l'étonnement et l'émerveillement des hommes devant la maternité, les dolmens et les Pyramides leur angoisse devant la mort.

Les hommes étaient à la fois êtres sensibles et agents économiques, ces deux fonctions étant à la fois unies et distinctes.

Bien des hommes, aujourd'hui, aspirent à défendre cette unité.

Position de l'Occident

Elle a été clairement exprimée par un « Essay » de l'hebdomadaire américain TIME consacré aux Arabes après l'agression sioniste de juin 1967.

En substance, cet « essai » recommandait aux Arabes de tirer les leçons de leur défaite et de renoncer à se replier sur leur culture pour accepter enfin la culture occidentale et son efficacité.

Pour avancer, dit l'Occident au monde sous-développé (nous utilisons cette terminologie puisqu'il n'y a plus, n'est-ce-pas, d'impérialisme et de pays exploités) pour avancer :

« Faites comme moi dans tous les domaines,

— Scientifique et technique

— d'organisation économique et sociale

— de culture et d'idéologie

— d'enseignement, et, pour « l'élite », de langue.

Au besoin, je vous adresse des conseillers pour vous apprendre, ou, même, se substituer à vos cadres par essence défaillants.

Mais faites, s'il vous plait, table rase de votre culture et de votre personnalité nationale.

Faites en conclusion, abstraction de votre qualité d'homme,

devenez efficaces ! »

Pour amener les hommes à disparaître, en tant qu'hommes, à devenir, en fait, esclaves, prolétaires de l'Occident impérialiste, même s'il s'agit de l'esclavage doré du « cadre » occidentalisé, deux mythes sont utilisés :

1) La science est née de la culture occidentale, ou plutôt, il y a identité entre Science et culture occidentales.

2) Le progrès est spécifique à la Société Occidentale. La Société que les idéologues payés par l'Etat-Major américain, dessinent, entre deux études sur la victoire militaire américaine au Viet-Nam, sous le vocable de « Société Post-Industrielle », est fille de la Société Capitaliste Occidentale.

Etudions successivement ces deux mythes :

I. Science et Culture Occidentales :

La base principale du mythe est le développement de la Révolution Industrielle en Occident.

Le Siècle des Lumières et la Révolution Industrielle sont deux aspects différents mais indissolublement liés, du « génie européen ». Descartes et Bacon, Molière et Shakespeare, Voltaire et Goethe sont les pères du monde moderne, et sont eux-mêmes issus du génie grec, du « miracle grec » qui découvrit la Raison, apanage de l'Occident.

Cette thèse se défend évidemment, d'autant plus que, la période coloniale ayant été pudiquement effacée, il ne serait guère de bon ton, dans les pays du « Tiers-Monde », d'y rechercher quelques explications.

A) Emergence de l'Occident capitaliste

Nous ne chercherons pas, pour notre part, à opposer à une thèse purement « phénoménologique » une thèse purement « économique ». Nous pensons que les origines de la Révolution Industrielle sont à rechercher dans l'ensemble des facteurs économiques, du mouvement social, du développement culturel, d'expansion coloniale, qui ont germé en Europe depuis la fin du Moyen Age.

Mais, par rapport au mythe présenté : la Science fille et apanage de l'Occident, du « génie gréco-européen », il convient de remarquer :

1) Jusqu'au XV[e] siècle, l'Europe n'était guère plus avancée, et même dans certains cas, moins avancée, sur les plans économique, scientifique et culturel, que le monde Arabe, la Chine, l'Inde, les civilisations indo-américaines, sans parler des civilisations africaines dont l'Histoire commence seulement à émerger de la nuit coloniale.

2) La plupart des inventions qui ont constitué la base technique de la Révolution Industrielle ne doivent rien, ou pratiquement rien, à l'apport scientifique. Celui-ci a été nul pour l'invention du coke et de la navette, limité pour les progrès décisifs apportés par Watt à la machine à vapeur (*).

En fait, aucune de ces inventions ne traduit un processus nouveau de création par rapport aux inventions antérieures, œuvres d'autres Européens, d'Arabes ou de Chinois, telles que la boussole, l'imprimerie ou la poudre, ou même, en remontant davantage dans le temps, à l'invention des métaux ou de la roue, au néolithique, bien avant le « miracle grec » (1).

Pour citer la « History of Technology » d'Oxford, les auteurs du volume III consacré à la période allant de la Renaissance à la Révolution Industrielle, écrivent dans la préface :

« Longtemps après la fin du XVII[e] siècle, le progrès industriel fut sous la dépendance essentielle de l'invention artisanale plus que des iruits de la recherche scientifique systématique. L'ascendant complet de celle-ci, à partir de la fin du XIX[e] siècle, marque un tournant dans les problèmes humains sur lequel cette « Histoire » concluera. Ici, bien que de grands résultats aient été obtenus dans la science pure, les éléments de base de la technologie des XVI[e] et XVII[e] siècles n'étaient

---

(*) L'explication scientifique cohérente du système de WATT découle des lois de la thermodynamique élaborées près d'un siècle après les recherches de WATT. Toutefois, les travaux du physicien BLACK sur la mesure de la chaleur, bien que ne reposant pas sur une théorie élaborée, ont apporté à WATT certains éléments de ses découvertes. Si ces éléments pouvaient être qualifiés de « scientifiques » dans les concepts classiques de la « science », par opposition aux éléments d'ordre artisanal ou empiriaue, la démarche même de cette invention illustre combien est factice l'opposition, ou tout au moins la dichotomie, entre « science » et « technologie », issue du développement de la société capitaliste, et érigée en concept par la culture occidentale.

pas essentiellement dissemblables de ceux des temps plus anciens » (2).

3) S'il n'y a donc pas de relation entre ces inventions et un « génie européen » spécifique, comment expliquer l'accumulation de ces inventions en un temps historique relativement court, et surtout l'explosion, littéralement, et à l'échelle des siècles précédents, de la Révolution Industrielle.

Sans prétendre, là encore, apporter une explication unilatérale, ii faut souligner que le pays qui a vu se développer cette Révolution Industrielle, à savoir l'Angleterre, faisait converger vers lui, depuis deux siècles et demi, les principaux fruits de l'expansion européenne.

L'énorme expansion des besoins et les transformations sociales de l'Angleterre pendant cette période ont été la cause directe du développement des découvertes :

L'augmentation de la consommation de fer entraînait la raréfaction du charbon de bois, d'où l'effort pour la mise au point du coke. La croissance des besoins en houille, tant pour le chauffage que pour le coke, entraînait le besoin de machines plus puissantes pour le dénoyage des mines, mues par la vapeur. Le processus de concentration agricole et l'industrialisation de l'artisanat textile entraîna l'invention de la navette (3).

4) Certes, mais alors, il faut remonter plus loin dans l'histoire, et se demander pourquoi cette expansion européenne, et ce qu'elle fut. Si la Révolution Industrielle fut surtout le fruit de cette expansion, celle-ci n'est-elle pas la conséquence de la Renaissance, donc finalement du génie européen retrouvant sa source, le génie grec ?

Ici, il convient d'approfondir. Nous ne prétendrons pas le faire de façon exhaustive, mais situer quelques axes de réflexion.

Tout d'abord sur les sources. Le mouvement historique qui s'appelle la Renaissance s'est développé aux XIV[e] et XV[e] siècles, surtout mais pas seulement en Italie. Cette période a connu sans doute l'une des « Révolutions Culturelles » les plus profondes qu'aient connues l'histoire de l'humanité (*). Encore faudrait-il préciser ce qui est resté « potentiel » et ce qui devint réalité.

Ce qui devint réalité s'est appelé le capitalisme sur le plan des structures économiques et sociales, l'individualisme sur le plan philosophique et moral.

Mais le vieillard rappelant son enfance, privilégie certaines de ses sources, et pas d'autres. Il est bien compréhensible que le développement de l'art italien ou flamand ait donné lieu à des multitudes de publications, de recherches. Si l'UNESCO publie une « Histoire du Développement Culturel et Scientifique de l'Humanité », le Conseil Economique et Social ne publie pas, pour autant, et pour cause, une « Histoire du Développement de l'Exploitation de l'Homme par l'Homme ». Si Elie Faure publie une œuvre si riche de lyrisme sur l'Histoire de l'Art, dont « l'Art Renaissant », on ne voit guère le même lyrisme imprégner une « Histoire de la Comptabilité », dont la naissance de la comptabilité en partie double.

Ainsi donc, la Renaissance est-elle, pour chacun, cette explosion culturelle et artistique.

Mais l'analyse objective ne permet pas de la dissocier de la naissance du capitalisme. R. Klein, dans sa préface critique à l'ouvrage de J. Burckhardt sur « La Civilisation de la Renaissance en Italie »,

(*) La présentation du livre de J. BURCKHARDT qualifie la Renaissance de « la plus grande révolution culturelle qu'ait connue le monde moderne ».

souligne que « l'esprit nouveau, dont la Civilisation de la Renaissance fait un portrait si impressionnant, est en grande partie l'esprit du patriciat capitaliste à ses origines, quel que soit le pays où il se développe » et il ajoute « la conscience de l'homme d'affaires, à qui des possibilités matérielles et morales s'ouvraient comme à aucun type humain des sociétés antérieures, a incontestablement déteint sur la tournure d'esprit, si triomphalement réaliste, du quattrocento tout entier ». (4)

Or, cette « conscience de l'homme d'affaires » va montrer vite son contenu.

L'introduction d'Elie Faure à « l'Art Renaissant » pourtant marquée d'admiration pour l'individualisme, porte une richesse de contenu, une profondeur de perception et une sensibilité qui ne sont pas sans autoriser un rapprochement avec l'œuvre magistrale si peu connue et déjà tant déformée de K. Marx sur les « formes antérieures à la production capitaliste ».

En des termes, et avec une approche et une méthodologie si éloignées l'une de l'autre, ces deux études font ressortir une même idée fondamentale, l'émergence, par renversement dialectique de l'effort collectif qui emportait dans leur développement un certain nombre de pays d'Europe Occidentale, du capitalisme et de l'individualisme.

Le développement des communes urbaines qui marquait l'ensemble de l'Europe Occidentale dans la deuxième partie du Moyen Age, libérait des forces créatrices contenues par le servage et le féodalisme. Cet élan collectif contenait cependant les germes de son propre retournement.

E. Faure situe ainsi ce retournement :

« Les forces intellectuelles d'un peuple naissent de l'effort même d'où jaillissent avec elles la richesse des individus, la puissance de rayonnement et d'expansion de la collectivité. A l'heure où ces forces prennent conscience d'elles-mêmes, l'architecture est morte et la sculpture se meurt. Si les aristocraties de fortune recueillent la floraison de la littérature, et surtout de la peinture, ce sont elles aussi qui la flétrissent, comme la richesse acquise détruit la puissance d'un peuple en élevant autour de lui des organes d'isolement et de défense qui finissent par l'écraser ». (5)

Rejoignant, sous d'autres termes, la phrase marxienne :

« Dans l'économie bourgeoise et l'époque correspondante, au lieu de l'épanouissement entier de l'intériorité humaine, c'est le dépouillement complet; cette objectivation universelle apparaît comme totale, et le renversement de toutes les entraves unilatérales comme sacrifice du but en soi à un but tout à fait extérieur ». (6)

A la fin du XV[e] siècle, ce processus était acquis. R. Klein écrit :

« Dans la seconde moitié du siècle, et à Florence dès l'établissement des Médicis, l'humanisme devint « contemplatif », esthétique, mystique ».

E. Faure de son côté conclut :

« L'intelligence reste encore l'arme de Florence, mais une intelligence dévoyée parce que le sentiment s'efface, une intelligence qui prend le moyen pour le but et s'épuise à chercher la forme hors du drame intérieur qui détermine sa fonction ».

Il y avait eu, certes, Révolution Culturelle. Les banquiers de Florence avaient pris garde à la contenir comme Révolution Culturelle du Capitalisme.

5) La fin du XVe siècle à laquelle E. Faure applique cette pensée était riche d'événements. La découverte de l'Amérique et la fin du royaume de Grenade marquaient l'essor du capitalisme mercantile qui avait, en deux siècles, assuré en Europe ses premières bases économiques, sociales et culturelles, et pouvait ainsi utiliser les techniques acquises à l'époque à ses fins d'expansion.

Un historien qui n'est guère suspect de marxisme et s'en garde, situe ainsi ce moment :

« Aux XIVe et XVe siècles, l'Europe s'était profondément transformée. En Italie, en Flandre, par exemple, de nouvelles formes de vie économique apparaissent, fondées sur la distinction du capital et du travail. Ce capitalisme s'était accompagné d'un nouveau progrès des techniques commerciales et industrielles. La lettre de change, la comptabilité à partie double, la boussole, le calcul et la latitude, la caravelle et la poudre à canon donnent aux hommes un nouveau pouvoir ». (7)

Un autre historien qui a dirigé l'édition du volume de l'Histoire Economique de l'Europe, de Cambridge, consacrée à « l'Economie de l'Europe en expansion aux XVIe et XVIIe siècles » (8) souligne également la supériorité militaire des Européens due « à une période de guerre constante » et à l'usage de la poudre à canon. Il estime cependant que « il semble y avoir eu sans doute certaines « lois naturelles » au travail pour renverser la balance en faveur des Européens; au moins certaines « lois économiques ». L'auteur souligne la différence d'attitude et la supériorité de celui qui recherche le profit pour lui par rapport à celui qui recherche l'utilité intrinsèque de la marchandise. Ce que Marx appelait de son côté le passage de la valeur d'usage à la valeur d'échange, ou encore de la société où l'homme est le but de la production à celle où le but de l'homme est la production (6).

Ainsi, pour reprendre ce même historien, grâce à ces « lois naturelles », et grâce également à la poudre à canon : (8)

« Vers la fin du XVIe siècle, non seulement étaient, les économies agricoles des îles des épices, les industries domestiques de larges parties des Indes, l'économie commerçante arabe de l'Océan Indien et du Pacifique Occidental, les sociétés indigènes de l'Afrique Occidentale et le mode de vie dans les Caraïbes et dans de vastes zones des deux vice-royaumes de l'Amérique Espagnole, tous profondément affectés par l'impact des Européens; l'Europe même était engagée dans un processus de réorganisation radicale, dont les nouveaux, réguliers et relativement faciles accès maritimes aux nouveaux mondes de l'Afrique, l'Asie et l'Amérique étaient largement responsables. »

Voici retrouvé « un génie européen » qui nous est plus familier !

6) Pour effacer toute ambiguïté sur une prétendue avance scientifique ou technique de l'Occident dans cette phase d'expansion et de conquête du monde, nous donnerons quelques extraits du tableau comparatif établi par l' « History of Technology » d'Oxford, déjà citée, sur les décalages de certaines techniques de la Chine à l'Occident :

	CHINE	EUROPE
— Construction navale		
Compartiments étanches	Ve siècle	1.740
Voiles efficaces (principe du mat et batte)	Ier siècle av. J.C.	XIXe siècle
— Poudre à canon		
Projectiles d'artillerie	v. 1200	1.320
grenades et bombes	v. 1000	XVIe siècle

— Papier			
Impression avec blocs de bois ou de métal		740	1.400
Imprimerie avec caractères nobles de métal		1.392	v. 1440
— Fonte		IIe siècle av. J.C.	XIIIe siècle

Ce travail a pu être accompli grâce à l'œuvre monumentale de J. Needham en collaboration avec des savants chinois sur la « Science and Civilization in China ». Un travail de cette importance manque pour d'autres civilisations, en particulier pour la civilisation arabe.

Il n'en reste pas moins, et suffisamment de données sont acquises pour étayer cette conclusion, que l'on ne peut guère déduire de l'expansion de l'Occident du XVIe au XIXe siècle une supériorité intrinsèque de sa culture, tel que ce concept est généralement entendu.

Il faut reconnaître que l'individualisme, sous sa forme la plus brutale, la plus a-humaine, a, comme fondement idéologique et culturel du capitalisme, contribué à la prolétarisation des paysans européens, à la conquête et à l'asservissement des Indiens de l'Amérique aujourd'hui latine, à l'extermination, sous la bannière de la morale puritaine, des Indiens d'Amérique du Nord, à la traite des Africains, au démantèlement de la société Hindoue, ceci pour ne prendre que la phase du capitalisme que l'on distingue de l'impérialisme moderne.

La phrase de E. Faure, déjà citée, sur l'intelligence de Florence à la fin du XVe siècle s'applique, nous semble-t-il bien à toute l'ère capitaliste. De cette « intelligence dévoyée parce que le sentiment s'efface », de cette « intelligence qui prend le moyen pour le but », nous allons retrouver les manifestations dans les blocages de la science contemporaine.

B) **Emergence de la science contemporaine**

Nous n'allons pas, bien sûr, faire ici une Histoire de la Science, ni même de la Pensée scientifique.

Tout d'abord parce que le sujet est beaucoup trop vaste pour être contenu en quelques pages, ni par un seul homme.

D'autre part, parce que cette démarche serait fondamentalement fausse qui consisterait à isoler l'histoire de la science et l'histoire des Sociétés.

Notre propos vise à la mise à nu d'un mythe. Nous en avons présenté un volet, relatif aux origines de la Révolution Industrielle.

L'autre volet est relatif à la prétendue identité entre Science et Culture Occidentales.

Ici encore, les termes doivent être précisés.

a) Pour nous, la Science dont nous avons besoin est, reprenant la phrase de Marx relative à la philosophie, celle qui doit « transformer le monde » et pas seulement « l'interpréter ». Nous pensons, au risque de choquer bien des esprits, que le concept de Science n'est pas transcendant à l'histoire de l'Humanité et de la Société. La Science que nous avons à atteindre est celle qui nous permettra de

créer la Société du XXI[e] siècle et non d'obtenir une quelconque chaire dans de respectables Institutions.

Au demeurant, que l'on ne croie pas, et nous le montrerons, qu'une telle Science puisse être ramenée au positivisme de la Société capitaliste contemporaine.

La Science de la Société de créateurs, la Science des créateurs de cette Société future, ne peut être, ni la science positiviste des « think thanks » de la Rand Corporation, ni la Science désincarnée des membres de l'Institut de France.

Nous en préciserons le contenu plus loin, mais que l'on sache déjà que c'est à la lumière de ce contenu que nous pouvons entreprendre une approche critique de la méthodologie et de la philosophie de la Science dans le cadre du développement de la Société capitaliste, ce développement incluant la structuration de la « Culture Occidentale ».

D'autre part nous ne voulons pas confondre la philosophie et la méthodologie de la Science avec les acquis de cette Science. A travers l'émergence de la Société capitaliste contemporaine, avec ses crimes et ses injustices, avec ses fausses philosophies et ses pontifes, la maitrise de l'homme sur la nature s'affirme. Des hommes aux prises avec cette nature, et chargés de la volonté de la maîtriser, parviennent, dans la pratique, à faire progresser la Science et la Technique. Les mutilations culturelles dont ils sont eux-mêmes souvent l'objet, les mutilations humaines qui pèsent sur le monde, rendent d'autant plus injustes et criminels les blocages du Capitalisme et insupportables les déviations du Socialisme émergeant d'une longue nuit d'exploitation de l'homme par l'homme. Mais si elles retardent et déforment, elles n'empêchent pas la lumière de l'avenir de devenir visible aux hommes.

b) Il nous faut aussi préciser le concept de « Culture Occidentale ». Pour nous ce concept n'est pas scientifique, mais raciste. La Société capitaliste a voulu l'imposer au monde pour camoufler la réalité du mouvement de l'Histoire. Mais pour le rejeter, nous devons le vider de son contenu. Ici, donc, et pour nous, le concept de « Culture Occidentale » est pris pour ce qu'il est, à savoir la Culture de la Société Capitaliste, telle qu'elle a émergé depuis la Renaissance, et telle qu'elle prétend aujourd'hui régenter le monde.

Sous cet angle, le marxisme n'est pas partie de la Culture Occidentale. Il en est la négation. Si aujourd'hui, il apparaît, notamment pour beaucoup de ceux qui sont encore sous le joug, direct ou indirect, de l'impérialisme et de ses formes d'expression culturelle, comme faisant partie de cette Culture Occidentale, c'est que les courants marxistes actuellement dominants qui ont émergé de ce monde Capitaliste n'ont pu se désaliéner complètement de la Culture acquise et n'ont pas poussé jusqu'au bout et dans tous les domaines la négation des structures du monde capitaliste et de sa Culture. Une des conséquences en est l'ignorance, sinon le mépris, de la part de ces courants, des problèmes du monde colonial et ex-colonial.

D'où « ce marxisme objectif » que rejette justement Laroui, et qui est, comme nous le montrerons plus loin, le contraire du marxisme.

Un historique de la philosophie des Sciences dans la Culture Occidentale montre des fluctuations qui sont, sous bien des égards, fort significatives.

Nous pouvons, pour l'essentiel, distinguer trois phases correspondant à la prédominance d'un courant particulier, lui-même lié au stade d'évolution et de mouvement du capitalisme. (Bien entendu, dans l'histoire de la pensée, ces courants se superposent, encore de nos jours, mais nous parlons de courants **dominants**).

1) L'essor du capitalisme naissant correspond à la phase de « séparation du producteur d'avec les moyens de production » (9). Sans en tirer des conclusions schématiques ni établir des liens de causalité linéaire, notons qu'il n'y a pas lieu de s'étonner qu'à une période où se constituaient les esclaves des temps modernes, prolétaires et peuples colonisés, les démarches philosophiques retrouvèrent celles de la Grèce esclavagiste à son apogée.

Le capitalisme naissant avait besoin de nouveaux cadres idéologiques, notamment d'une nouvelle interprétation de la nature, celle de Ptolémée étant incompatible avec les explorations et la conquête du monde. En même temps, la bourgeoisie en développement suscitait en son sein des hommes que les facilités de la vie orientaient plus vers la réflexion que vers l'action ou la jouissance.

R. Lenoble (10), parlant de Descartes et Pascal, dit à leur sujet que « le monde est pour l'homme ce qu'avait déjà dit Platon : « une occasion de penser ». Dans ce cadre, le « je pense, donc je suis » de Descartes est parfaitement logique.

Au prix de quelques heurts avec les structures périssantes, tels que ceux que connurent Galilée et Descartes et sans rien ôter, dans ce contexte, au courage et à la valeur intellectuelle de ces penseurs, se constitue ainsi une philosophie idéaliste de la science. A l'idéalisme obscurantiste du Moyen Age européen, se substituera la profession de foi de Galilée « la nature est mathématique ».

Toutefois, si la physique newtonienne venait donner à ces thèses tout leur éclat, de plus nombreux savants s'en tenaient à un prudent pragmatisme.

Ces hommes de science et professeurs, qui trouvaient « à Cambridge, à Oxford, à Londres, dans les collèges, les moyens de poursuivre une carrière relativement paisible » (11) faisaient progresser la physique expérimentale, suivant en cela l'empirisme de Francis Bacon.

Les conséquences pratiques, dans le développement du capitalisme du XV[e] au XVIII[e] siècle, de ces courants scientifiques, mériteraient de faire l'objet d'études historico-critiques à l'abri des mystifications de la « pensée occidentale ».

Nous avons vu, que, pour l'essentiel, les innovations techniques du XVIII[e] siècle tenaient peu à l'apport scientifique. Sans doute pour nombre de savants de l'époque s'appliquait la remarque sur la philosophie de la nature d'un grand journal anglais de l'époque « The Spectator », en 1711 : « Elle éloigne les esprits des hommes de l'amertume partisane, et leur fournit des sujets de discussion qui peuvent être traités sans chaleur ni passion... La pompe à air (air pump), le baromètre, le quadrant et autres inventions du même ordre furent jetés en pâture à des esprits affairés comme les bassins et barils le sont à la baleine de sorte qu'elle laisse le navire continuer sa route sans ennui, pendant qu'elle se divertit avec ces innocents amusements » (2).

2) Le XVIII[e] siècle vit au contraire, en même temps que la Révolution Industrielle, la victoire sur le plan de la philosophie, et singulièrement de la philosophie des Sciences, de la foi en la Raison Pratique.

La philosophie des Lumières proclame le droit, pour la Raison, à pénétrer sans heurts, tous les problèmes de la vie quotidienne.

Car la bourgeoisie, qui passait du mercantilisme au capitalisme industriel, avait besoin, dans tous les domaines, d'étendre sa maîtrise de la Société et de la Nature.

Cette Raison était cependant fille de la Société mercantile. D'où la difficulté à dominer le praticisme et l'empirisme.

Au demeurant, ce praticisme n'était pas sans efficacité puisque les artisans et les mécaniciens savaient, eux, en tirer parti. Au-delà des considérations de philosophie des sciences, qui avaient pour mérite de faire descendre la Science de son piédestal, l'Encyclopédie, et avant elle, en Angleterre, le « Chambers », mettait à leur disposition la somme des connaissances technologiques de l'époque.

Mais cette « Raison » qui commandait les hommes, et dont le mythe continue d'auréoler la Science, qu'était-elle ? La synthèse kantienne vient donner à la pensée de la bourgeoisie ascendante, l'édifice logique qui lui manquait.

Aux « catégories » de la pensée, données a priori, correspondent « les phénomènes » perçus par celle-ci indépendamment de la réalité concrète. Désormais, écrit R. Lenoble, « la vérité scientifique se définira sur le plan même du phénomène comme l'organisation des apparences par un système de lois, l'en-soi étant ce qu'il voudra ».

Beaucoup de savants contemporains se complaisent volontiers à un tel système, chaque fois que la structure sociale leur en laisse le loisir. Ainsi, à l'instar des savants dont parlait « The Spectator », se situent les jeux actuels du structuralisme.

3) Cependant, si de tels jeux se poursuivent encore dans quelques cénacles, bien vite le capitalisme dut renoncer à donner au concept de Raison une cohérence.

Dès le début du XIXe siècle, les premiers coups de boutoir du prolétariat naissant vinrent compromettre cet édifice.

Aussi naquit « la philosophie positive » qui domine aujourd'hui le monde de la Société capitaliste avancée.

Nous évoquerons dans la deuxième partie quelques conséquences de cette philosophie positive sur la pratique du progrès.

Le processus de réduction de l'Homme à l'état d'objet qui découle de cette Société, et devient ainsi le principal facteur de blocage de la créativité, a été notamment, et en profondeur, démonté par H. Marcuse dans son ouvrage « l'Homme unidimensionnel » (12). Il est d'autant plus regrettable que la connaissance profonde qu'a Marcuse du marxisme et qui a pu lui faire produire une œuvre aussi valable que « Reason and Revolution » n'ait résisté à l'environnement social que comme outil de négation de cet environnement. Ainsi, à se concentrer sur la démarche de négation, à vivre sur son propre monde clos, Marcuse en arrive à ne plus pouvoir dépasser ce stade pour atteindre celui de la perception du dépassement possible de la contradiction. Processus purement intellectuel ou lié à sa fonction sociale, Marcuse en arrive ainsi à nier, en bloc, les Sociétés socialistes, et à proposer un fumeux objectif de « pacification » de l'Homme. Dans ses limites, l'œuvre de Marcuse est, tant par son contenu critique, que par sa propre impasse, caractéristique de l'impuissance créatrice du monde capitaliste.

A ceux que la difficulté de la lecture rebuterait, un illustre défenseur de la « pensée scientifique » du capitalisme contemporain, apporte, par l'absurde, la démonstration de l'impuissance de cette « pensée ». Dans un ouvrage destiné à faire connaître à « l'homme moyen » les « conditions de l'esprit scientifique » (13), Jean Fourastié, Professeur au Collège de France, ramène la science à la « méthode expérimen-

tale ». Ainsi, pour lui, la science dit comment et ne dit pas pourquoi. Comme « l'expérience ne peut porter sur l'avenir », Fourastié conclut que « l'observation et l'expérience scientifique restent impuissantes à décrire l'avenir d'un univers en évolution ». Aussi assigne-t-il à la possibilité de « juger scientifiquement » des « phénomènes humains complexes », tels que le Communisme, « un terme de l'ordre du millénaire ». Ces domaines se trouvant ainsi exclus de la pensée scientifique, il ne reste plus qu'à dire du savant « la sagesse serait qu'il ne prenne pas parti ».

Voulant ainsi fermer les portes de la réflexion sur l'avenir, par peur de voir sa condamnation éclater, le capitalisme contemporain met ainsi des oeillères, et même des lunettes fumées, à la petite minorité d'hommes, qu'il consacre pourtant à la recherche scientifique et à la création technique.

A vrai dire, l'épanouissement du positivisme n'est pas lié seulement à une position consciente des hommes du grand Capital pour bloquer la réflexion sur l'avenir. Eux-mêmes sont prisonniers de leur propre environnement et de leurs structures mentales de « grand-patron-homme d'action », fondées sur le mépris des hommes, l'ambition individualiste, et la recherche du profit.

Ainsi, dans la Société américaine, où le capitalisme a prise directe sur l'Université, a-t-on peu de chances de voir des débats académiques du style « structuraliste ».

Les patrons américains se rendent cependant compte parfois qu'il faudrait donner à leurs collaborateurs quelque formation de « culture générale » pour leur permettre d'accéder aux postes d' « executive » et pouvoir apprécier les « stratégies d'entreprise ».

Le New-York Times du 2 août 1968 citait en modèle le cours organisé par la Société Motorola à l'intention de ses « executive » potentiels. Ce cours, organisé avec l'appui de l'Université, et qui avait tiré parti de l'expérience d'autres grandes firmes telles que IBM, vise à la « despécialisation ». Son programme porte sur Aristote, Machiavel, et les techniques de « long-range planning », celles-ci étant essentiellement basées sur l'utilisation de modèles mathématiques.

Nous voyons où se ramène la base « culturelle ».

En vérité, celle-ci étant devenue par trop étriquée, le capitalisme concentre de plus en plus ses efforts de mystification sur l'apparition d'un nouveau « deus ex machina », l'ordinateur.

Ceci permet au petit-bourgeois aliéné par la Culture Occidentale, et désireux de s'y affirmer, de parler avec arrogance d'efficacité. Tel est le cas d'un ouvrage à succès sur le « défi américain ». Les faits apparus depuis la publication de cet ouvrage : la crise du système monétaire international, l'offensive des vietnamiens, la décomposition de la vie politique américaine, les noirs qui y « secouent la poubelle » (14), se sont chargés de répondre à ce défi.

Mais l'un des mythes sur lequel il repose, celui de l'ordinateur, continue d'être vivace, dans la cervelle du petit-bourgeois occidental, et, par ricochet, d'intellectuels petits-bourgeois de nos pays.

Typique est, à ce sujet, la conclusion d'une lettre adressée au Monde par l'un de ces petits-bourgeois, qui se veut une riposte à une lettre d'un étudiant sur le mouvement de Mai. (Le Monde du 15-8-68).

Son auteur conclut la lettre ainsi :« La révolution ne s'apprend plus chez Fidel Castro mais chez Control Data (*). Se battre pour des camarades, pour des idées ou même pour soi exige d'avoir quelque chose dans le crâne et non la tête dans les étoiles ».

(*) CONTROL DATA est l'un des principaux constructeurs d'ordinateurs, connu particulièrement pour ses grands ordinateurs de calcul scientifique.

A ce point, nous ne pouvons poursuivre par la seule critique. Nous montrerons que la construction de l'avenir, y compris d'un avenir de prospérité économique, implique que l'on garde « la tête dans les étoiles ».

Mais enfin, voici bien la conclusion, au sens plein du terme, de la « Culture Occidentale » : « apprendre la révolution chez Control Data ! »

(*à suivre*)

BIBLIOGRAPHIE

(1) A.P. USHER. A History of Mechanical Inventions, Harvard University. 3e ed; 1966.

(2) A History of Technology, par Charles SINGER et autres. 5 volumes Oxford University Press. 1954-1958.

(3) P. BAIROCH. Révolution Industrielle et sous-développement. SEDES. Paris. 1963.

(4) J. BURCKHARDT. La civilisation de la Renaissance en Italie. « Le Livre de Poche ». Paris, 1966.

(5) Elie FAURE. Histoire de l'Art. J.J. PAUVERT. Paris, 1964.

(6) K. MARX. Fondements de la Critique de l'Economie Politique. Anthropos. Paris. 1967.

(7) F. MAURO. Le XVIe siècle Européen. Aspects Economiques. Nouvelle Clio. P.U.F. Paris, 1966.

(8) E.E. RICH. in « The Cambridge Economic History of Europe. Volume IV. Cambridge, 1967.

(9) K. MARX. Le Capital ; Livre I.

(10) R. LENOBLE. Origines de la Pensée Scientifique moderne. in Encyclopédie de la Pléiade. Histoire de la Science. Paris, 1963.

(11) M. DAUMAS. Esquisse d'une Histoire de la Vie Scientifique. in Ibidem.

(12) H. MARCUSE. L'Homme unidimensionnel. Editions de Minuit. Paris, 1968.

(13) J. FOURASTIE. Les Conditions de l'Esprit Scientifique. Collection Idées. Gallimard, 1966.

(14) suivant l'expression de Max COMFORT. in Les Temps Modernes. Mai-Juin 1968.

camus le colonisateur sublimé

par b. jakobiak

« La Peste » d'Albert Camus est étudié pendant un trimestre en classe de français, par tous les Marocains préparant le baccalauréat. Or il n'y a pas une œuvre ni un auteur qui donne à un tel point toute raison aux bonnes intentions très « humanistes » de qui se veut professeur du tiers-monde.
Camus Camus Camus... ronronne le professeur auréolé moderne saint laïque et surpris ô agréablement de voir à quel point il se dévoue donne à ses chers élèves tout ce qui le fait lui... ô suave miroir que fraternellement père il vous réfléchit... et comme il trône sur cette « Peste » tapis volant mollement porté très haut par 3 ou 4 siècles d'une littérature qui a la cote et un tas de prix Nobel...

Et comme ça prend encore trop cette histoire-là, comme l'université française a un tas de moyens pour étendre au Maroc ses ravages sous couvert d'universalité, entre autre son idéalisme castreur discrètement pessimiste et par là même essentiellement bénisseur et allié de tout pouvoir en place, j'ai relu ce sacré Camus que j'avais depuis longtemps oublié car il faut le dire il a passé très vite, il est complètement mort et il n'y a plus que l'université française cette pyramide sérieusement ébranlée par le mouvement de Mai, qui le vénère : momie noble ; je l'ai lu donc après avoir passé un mur de louanges hautement signifiant... le voilà bien celui qu'on attendait après les traumatismes de la seconde guerre mondiale !... mais foin des barrages admis par la tradition classique les fuites et les masques permis encouragés applaudis ô ce parterre des doctes assis finesse oblige et délivre blason ses titres !... j'ai vu Camus et la motivation profonde de « La peste » où il parvient trompé trompeur à se prouver la belle image qu'il se voulait et lui vaudra la littéraire gloire.

•

« albert camus et le mythe de prométhée » « albert camus ou la nostalgie de l'éden »
albert camus ou les métamorphoses de la littérature

apparition d'albert camus •
1947

« une morale du bonheur la Peste »
« une philosophie un optimisme un humanisme la Peste »

juste à temps

juste quand les Français ne se faisaient plus plaisir à voir
parce qu'ils avaient été occupés par le nouvel homme supérieur
le prométhée dernier modèle le nazi

apparition d'albert Camus

puis assomption d'Albert Camus et de tous ses lecteurs par lui sauvés
« les justes » « l'homme révolté » on retrouvait son beau visage
d'honnête homme, de gentleman, d'Européen progrès
on remontait sur la montagne de « sa » pensée, depuis des siècles
continue claire universelle
on retrouvait..., on remontait..., malgré Guernica bombardée
malgré Londres Hambourg bombardées malgré Berlin Varsovie rasées
Hiroshima Nagasaki pulvérisées
sa grandeur l'homme européen restaurait son blason flambeau
et pourtant ça continuait

1947 les massacres de Madagascar

1947 les massacres de Tizi Ouzou... etc.
les ouvriers de chez Renault ni les Russes ni les Chinois
ni les soldats en Indochine puis en Algérie ni leurs victimes
ni les Arabes ni Aimé Césaire, ni Frantz Fanon se découvrant et arrachant
la vanité du vieil humanisme blanc
ni ceux pour l'Algérie française ni ceux contre l'Algérie française
ne peuvent comprendre Albert Camus le prix Nobel

1957

« hommage à Albert Camus » le figaro littéraire
« hommage à Albert Camus » les nouvelles littéraires
« hommage à Albert Camus » la nouvelle revue française
« hommage à Albert Camus » « simoun » Oran

« albert camus ou l'Honnêteté désespérée
albert camus et la philosophie du Bonheur
albert camus et l'Invention de la Justice
albert camus ou l'Ame Révoltée »

assomption d'Albert Camus

Assez !

car Albert Camus pur produit de l'Université Ultra-Française d'Alger croit dire vrai, croit découvrir, alors qu'il répète la leçon apprise, alors qu'il ment ! Il n'écrit pas, il est écrit. Aveuglément il entre docilement dans le système baptisé par d'autres : Vérité. Il croit ainsi se sauver : illusion à perpétuité. Elle s'amplifiera au contraire, deviendra une philosophie : l'Absurde.

Prenons « la Peste », première étape du décollage vers l'illusion et première marche du succès. Le mensonge y est évident et les invraisemblances pour la bonne cause, légion : une œuvre de trompeur trompé, voulant se tromper, réussissant. Voilà ce que c'est que « la Peste » bien qu'on l'ait lu tout autrement en 1947. Pour qui ne souffre d'aucun sentiment de culpabilité bien ancré, soigneusement enfoui, c'est d'abord une œuvre illisible, une leçon de morale insipide, des discours à n'en plus finir pour en arriver doctement aux préceptes les plus éculés de la petite bourgeoisie : effort, ennui, juste milieu, raison raisonnables, impuissance en face des fléaux, bonheur domestique, amitié réduite à une intellectuelle entente, jouissance « repos du guerrier » de temps en temps, jusqu'à la petite manie jugée bien préférable à n'importe quel héroïsme.

Il est faux qu'Oran en 194. soit « à première vue... en effet, une ville ordinaire et rien de plus qu'une préfecture française de la côte algérienne ». Pour n'importe quel Français débarquant de métropole, elle est d'abord une ville coloniale où se précipitent sur le voyageur des misérables rabroués durement par les Européens du lieu. Il est faux que les habitants « y travaillent beaucoup mais toujours pour s'enrichir » car c'est méconnaître l'existence bien visible des mendiants, des cireurs de chaussures, des portefaix, des débardeurs, des chômeurs, des bonnes à tout faire. Il est faux que « la population franche, sympathique, et active a toujours provoqué chez le voyageur une estime raisonnable » alors qu'il a été gêné jusqu'à désirer repartir, par la façon de parler, de rudoyer, d'humilier dans n'importe quel lieu public les « indigènes », outré par les raisons qu'on ne manquait jamais de lui donner : « vous ne les connaissez pas !... vous verrez... ce sont tous les mêmes... voleurs menteurs paresseux cruels... vous verrez ! »

Mais Albert Camus élimine ce qui le gêne, gomme minutieusement toute trace de colonisé dans cette ville arabe colonisée. Albert Camus veut nous faire croire qu'Oran est une ville française et qu'il est français sans rien de particulier sinon un lieu de naissance au climat rude, sans arbres, sans frémissements d'ailes. Et c'est dans le seul but de nous convaincre qu'il devient plus classique que le plus nationaliste des Maurassiens, tellement classique qu'il remplace le roman dans lequel une société concrète et datée est le personnage principal depuis Balzac en France, par « la chronique », genre qu'il invente en enlevant au roman tout ce qui n'obéit pas aux règles esthétiques de la tragédie du « grand siècle ». Ces règles ont beau avoir été reléguées et refusées depuis les préromantiques, elles sont les seules à pouvoir légitimer son escamotage ; le soi-disant passage du particulier au général et une prétendue vraisemblance l'autorisent en effet à ne garder d'Oran que des Européens non coloniaux — ils n'existent pas — quelques noms de lieu très français et un climat rendant paraît-il la souffrance, la maladie, l'agonie et la mort plus insupportables qu'ailleurs, ce qui serait à démontrer car les tuberculeux algériens en Lorraine ne doivent certainement pas voir une consolation dans l'existence des brumes, du gris et du froid.

Ce n'est pas encore suffisant. Evitant de nous parler des Arabes, on aurait pu nous faire connaître les Européens d'Algérie. Mais non. On les annonce. Puis on les remplace par des Français ou plutôt par l'intellectuel français tel que le forme et le veut la bourgeoisie en

France. Dans tout le livre en effet, disparaissent ces gens uniquement préoccupés de gagner beaucoup d'argent. Dès les toutes premières pages les seuls protagonistes sont au contraire d'un désintéressement absolu sauf un Cottard, de plus en plus isolé et dont le rôle se réduira de plus en plus à celui de bouc émissaire. Et alors que les idéalistes du genre de Camus sont exclus de l'Algérie coloniale comme il en a fait l'expérience après ses reportages sur la Kabylie, dans son Oran mythique amputé de toute sa réalité concrète et particulière, ils demeurent et ont même un rôle essentiel. Cette invention du juste efficace a l'avantage de légitimer une compromission qui est en fait une complicité : dans une rencontre avec un journaliste, le docteur Rieux qu'on veut nous présenter comme l'homme véritable et moderne, refuse de parler des Arabes parce qu'il n'a pas le droit d'en tout dire. Le choix de Camus écrivant « la Peste » est le même. Mais il oublie de nous avouer que s'il accepte ce mutisme, que si lui, épris de justice, refuse de dévoiler le scandale de la colonisation et du monde colonial, c'est qu'il ne veut pas en être exclu, c'est qu'il en fait partie, c'est que là est son véritable pays, c'est qu'il est un colonisateur ennemi de certaines injustices sans doute, mais allié en réalité d'un système qu'il ne veut pas remettre en cause. Aussi tout l'effort du livre consistera-t-il à se prouver qu'on parvient ainsi quand même à une humanité lavée de toute tare particulière donc du colonialisme. Mais il faudra encore beaucoup se leurrer et tromper le lecteur.

Ainsi, il est faux qu'un médecin en Algérie, même fils d'ouvrier, ce qui est d'ailleurs un cas tellement rare qu'il frise l'invraisemblance, soit à ce point démuni que sa femme bien que très malade, trouve le wagon-lit trop cher pour le ménage. Il est faux qu'un licencié en droit soit simple employé de mairie alors qu'aux colonies n'importe quel Européen a une situation au-dessus de ses diplômes à moins que ses idées politiques soient jugées dangereuses, cas dont évite de parler l'auteur alors qu'il a été le sien. Il est faux qu'un employé de mairie européen en Algérie ait besoin de la charité de son médecin. Mais cette paupérisation systématique des deux héros principaux du livre contribuent à éliminer le scandale de l'Algérie de 194· où ce qui choque quotidiennement c'est la misère du plus grand nombre. Les justes sont non seulement efficaces, mais encore ils ne bénéficient pas ainsi de l'injustice sociale et il est permis, comme dans la tragédie où l'on ne mange ni ne boit, de ne plus se préoccuper d'une économie faite pour l'enrichissement de quelques-uns et de la métropole.

Mais l'invention de cette nouvelle aristocratie de justes désincarnés et diserts se substituant subtilement à l'humanité coloniale a rendu nécessaire l'utilisation d'un certain flou. Ainsi, bien qu'en pleine mythologie, en pleine irréalité, on ne pourra se prétendre réaliste que par la forme. Or en rester à la notation de ce qui est prétendu se passer dans les rues, les chambres des malades, les hôpitaux ou les cerveaux permettra, sous couvert d'objectivité, de refuser l'analyse des motivations.

Cette dérobade est le sujet même du livre, son titre « la Peste », et sa motivation profonde. Tout l'art de Camus consiste à nous persuader que la peste n'est plus une épidémie terrifiante des siècles passés, mais l'allégorie de tout ce que nous devons subir en tant qu'homme mortel. Cette invention à partir de deux réalités concrètes, la peste épidémie et le drame vécu par Camus, de ce mythe purement intellectuel « la Peste », permet la rassurante confusion entre les cataclysmes naturels, tremblements de terre éruptions volcaniques inondations avalanches... etc... ou mort, et les tueries ou injustices venant des hommes.

« Les fléaux, en effet, sont une chose commune, mais on croit difficilement aux fléaux lorsqu'ils vous tombent sur la tête. Il y a eu dans le monde autant de pestes que de guerres... »

Le tour est joué. En ayant l'air de parler d'autre chose on assimile peu à peu guerre et peste puis de la même façon les Européens d'Algérie à tout le monde, ce qui permet quelques lignes plus loin, d'affirmer logiquement, sinon en toute candeur : « nos concitoyens n'étaient pas plus coupables que d'autres ».

Le tour est bien joué. On passe de peste à fléaux, ce qui est vaste et vague ; on inclut peste et guerre dans ces fléaux puis on leur donne sans justification aucune, les caractéristiques de l'épidémie : « le fléau n'est pas à la mesure de l'homme ». Comme on vient de minutieusement nous décrire l'inexplicable invasion de la ville par des rats moribonds annonçant une peste coup imprévisible du destin, on nous a préparé à tout naturellement admettre que les phénomènes historiques révolutions, révoltes, répression, guerres, occupation, colonisation ne dépendent pas davantage de certains hommes, et qu'ainsi nul homme n'est plus responsable qu'un autre, le tort de chacun étant seulement d'avoir ignoré l'existence « absurde » des catastrophes ou de la mort.

Il faudra cependant tout un livre pour, à partir de ce tour de prestidigitation, s'élever vers toute autre chose. Il y faudra même toute une œuvre, l'invention des principes d'une morale individuelle, à savoir une philosophie s'opposant point par point à la théologie très logique de la chrétienté bourgeoise du XIXe siècle : à son salut l'absurde, à son éternité le néant de la mort, à son mépris du corps et de la science, l'apitoiement sur la douleur et la médecine ; à sa charité l'altruisme, à son acceptation de l'impuissance humaine fruit du péché, le refus du péché tout en demeurant dans la même impuissance au nom de notre condition mortelle... etc. etc. On pourra alors présenter comme une découverte des préceptes comme : « l'essentiel est de bien faire son métier »... et les bourgeois pourront continuer à faire leurs affaires tranquillement, qu'ils soient d'Oran ou de Paris.

Albert Camus la morale de rechange
« Dieu est mort » mais tout continue
Albert Camus qu'on ne change plus ! mais que chacun soigne les victimes
reste à sa place le Français en Algérie les Arabes dans l'inexistence
Albert Camus le « chien de garde »

Mais il est difficile de connaître l'homme Albert Camus. Il s'est trop fui. Il se voulait d'Algérie sans être colonisateur. Le classicisme lui a permis d'étouffer cette impossibilité, de projeter sur tous les hommes, nouvelle catholicité, son obsédant sentiment de culpabilité et de rachat. Les Français qui l'ont admiré après la seconde guerre mondiale avaient sans doute fort besoin eux aussi d'oublier les causes de leur malaise d'être après la flambée fasciste, les « camps de la mort », l'occupation. il n'a pu les libérer, pas plus qu'il ne s'est libéré. Ils nous ont invités au métier ennuyeux et triste, à signer des pétitions contre tortures ou bombes à billes, ils ont favorisé un art, romans, cinéma, théâtre, où toute spontanéité, toute joie, toute vitalité, cette folie de toute créativité, ont été bannies sous prétexte d'anachronisme. Et Camus est important d'avoir grandement contribué à asseoir l'exclusivisme de cette impasse.

Camus est donc un précurseur et comme tel il présente des fêlures signifiantes. Pas encore au point le système. En effet, abandonnant le roman traditionnel, il ne va pas jusqu'à éliminer les personnages, jusqu'à dire « je » ou « il »... et par là il se dévoile. L'invention de Cottard est la fissure par où ce qu'il veut taire s'exprime.

Cottard n'est rien moins que la projection du sentiment de culpabilité, de Camus. Cottard c'est Camus à Paris, parmi les intellectuels de gauche, ses pairs, le condamnant par leur opposition radicale à la colonisation — il aurait pu rencontrer Ho Chi Minh ou tout au moins lire ces analyses de la situation coloniale en Indochine —. Cottard c'est Camus jugé coupable de considérer l'Algérie comme son pays, à ses yeux injustement jugé, mais incapable de se défendre, même à ses propres yeux et du coup livré à la rancœur et uniquement à la rancœur dans l'isolement. Cottard voulant se faire partout des amis pouvant témoigner qu'il n'est pas « un mauvais homme » c'est Camus écrivant « la Peste ». Cottard traqué, trouvant un soulagement à l'apparition de l'épidémie car elle lui offre une communauté de destin avec les gens comme lui alors traqués, c'est Camus découvrant une parenté entre son malaise et celui du Français occupé donc poursuivi lui aussi par un sentiment de culpabilité lui faisant retrouver de plus, son attachement au pays natal. Cottard c'est tellement Camus que lorsqu'on parle des Arabes il s'enfuit, confus, se sent jugé

« Grand avait même assisté à une scène curieuse chez la marchande de tabac. Au milieu d'une conversation animée, celle-ci avait parlé d'une arrestation récente qui avait fait du bruit à Alger. Il s'agissait d'un employé de commerce qui avait tué un Arabe sur une plage.

« Si l'on mettait toute cette racaille en prison, avait dit la marchande, les honnêtes gens pourraient respirer. »

Mais elle avait dû s'interrompre devant l'agitation subite de Cottard qui s'était jeté hors de la boutique sans un mot d'excuse. »

Cottard est dans ce passage, Camus complice et honteux et fuyant. Mais le Camus conscient, par l'utilisation d'un certain flou, se disculpe. En effet, alors que n'importe quelle buraliste d'Oran aurant condamné les Arabes à propos de ce fait divers, il semble ici, quoique le doute subsiste, qu'elle condamne la pègre dont Cottard pense-t-on, mais certainement pas Camus honnête licencié de philosophie. Mais si cette « racaille » concerne les Arabes, ce qui aurait été l'évidence même pour une Oranaise de 194., le complice devient le progressiste Camus. La signification est autre. La fameuse clarté latine a eu beau assouplir son intransigeance, l'aveu ne peut aller très loin. Camus est poursuivi par une découverte pour lui déconcertante de « l'étranger » ; écrivant ce roman il s'est découvert au fur et à mesure qu'il créait l'étranger, il ramenait à la lumière ce qu'il avait toujours porté en lui ; l'étranger bien plus que Rieux devenu simple porte-parole, est Camus ; or cet étranger, l'indifférent à quoi que ce soit, a tué un Arabe. Camus, même s'il a tenté de se le cacher, a dû éprouver la certitude que ce meurtre, d'une certaine façon, lui appartenait ; il a dû avoir, au moins un instant, la honte de découvrir que son obsession fondamentale était celle de tous ses compatriotes : « une Algérie à soi, une Algérie sans les colonisés ». C'est d'ailleurs ce que l'application des règles et de l'éthique classique lui ont permis de faire dans les premières pages du livre : effacer, par la pensée bien sûr, toute trace d'Arabe. Or « le pays serait magnifique sans ces gens-là » avouent les colonialistes au voyageur.

Cottard, dans ces quelques lignes, c'est Camus honteux d'une telle complicité et tremblant qu'elle soit découverte. Le genre « chronique » permettra de ne pas approfondir cette part trouble mais de l'expulser, au contraire. Dans ce genre où le conscient seul importe, Cottard peut tout naturellement garder scellé son secret et Camus peut l'éloigner de plus en plus des justes lucides parmi lesquels il veut se ranger et nous ranger, en en faisant un trafiquant, un profiteur puis un fou

pitoyable bien que dangereux. On pourra même avoir l'impression, étant donné qu'il est le seul à n'être pas un intellectuel, que ce pauvre homme est tout simplement victime de son manque d'instruction.

« la Peste »

ou la tartufferie des procédés de l'esthétique classique

« la Peste »

art d'effacer, d'éliminer, de choisir, de généraliser pour se disculper, pour sublimer son drame, pour se sauver en donnant son idéale image austère, exsangue, à l'intellectuelle occidentale humanité

« la Peste »

complaisance

encens

à la raison bourgeoise de l'université

« la Peste »

assez !

daniel boukman

les négriers ou interrogé l'oiseau-comète n'a pas répondu...

L'action de cette pièce, où ont éclaté espace et temps, se déroule tantôt sous le soleil des Caraïbes, tantôt en Europe, au pays de l'exil. Nous sommes tantôt au XXe siècle, en pleine misère coloniale, tantôt le temps fait machine arrière, et la Traite (la première) débarque aux îles antillaises ses cargaisons d'esclaves africains.

Les personnages ? Il y a les membres du Conseil d'Administration du DUBIDON (les Négriers) dont le rôle est d'accélérer (la seconde) Traite ou, si l'on aime mieux l'euphémisme, l'émigration d'outre-mer.

Il y a le peuple des Antilles une fois de plus transplanté sous d'autres cieux, solution commode qu'Ils — les Négriers — utilisent pour étouffer la poussée de la nation antillaise et pour donner à leurs usines des bras faciles à manipuler, pensent-Ils.

Il y a la clique de ceux qui, les uns consciemment, naïvement les autres, sont les complices objectifs de l'ordre colonial... pardon de l'ordre départemental d'outre-mer.

Et il y a ceux — un petit nombre grandissant — qui sont à l'écoute des messages lancés par les ancêtres — esclaves rebelles —, « revenants » remontés de l'oubli, pour dire :

« Non !
Mon fils
n'écoute pas leurs livres
n'écoute pas n'écoute pas !
N'écoute pas ceux qui clament
que la libération
nous fut un fruit tombé
de leurs républicains principes.
Nous l'avons arraché tu entends arraché
ce fruit dont la saveur a la saveur
de notre sang... »

La pièce se termine sur une menace.

Ces messieurs et dames du DUBIDON, constatant l'échec de leur entreprise pour vider, par la persuasion publicitaire, l'île de ses forces vives, créent un nouvel organisme, le DONBIDU, à la cadence, cette fois, militaire.

Le rideau tombe sur une scène hérissée de fusils prêts à tuer. Le spectacle est terminé. Au théâtre... L'Histoire, elle, continue.. Tout cela est raconté avec des chants, danses, rappels historiques, nostalgie, inquiétude, amour, espérance...

D.B.

(Premières mesures du chant de l'exil que suit, sans transition « Paris c'est une blonde ». Entrée de deux concierges)

une concierge

Bonjour madame Durand (au public) C'est la concierge d'à côté. Une vipère !

l'autre

Bonjour madame Dupond (au public) C'est la concierge d'à côté. Une vraie pie !

l'une

Il fait pas chaud ce matin, madame Durand.

l'autre

Il y a plus de saison, madame Dupond.

l'une

A ce que je vois, vous avez de nouveaux locataires, madame Durand ?

l'autre

Eh oui, madame Dupond (au public) Elle est curieuse comme une guenon.

l'une

(au public) Je vais lui tirer les vers du nez !... Ce sont des gens des colonies, madame Durand ?

l'autre

Oh ! ne m'en parlez pas, ma pauvre dame !... Un véritable nid de merles ! Cinq dans une chambre sous les toits !

l'une

Pas possible !

l'autre

Non seulement ça grouille, madame Dupond, mais en plus, ça jacasse, ça roucoule, ça se mélange, ça meugle, ça beugle et ça chiale !

l'une

Doux Jésus !

l'autre

Et ça fait de la cuisine qui pue les épices ! Une odeur à vous empester toute une ville !... Chut ! En voilà un !... Sa peau n'est pas trop noire celui-là. C'est le plus poli.

l'une

Dieu me préserve ! J'ai déjà assez de mal comme ça à faire mes escaliers ! Bon courage, madame Durand !

l'autre

A vous de même, madame Dupond (au public) Il y a plus de saison !

....

(Entrée de trois danseuses — bleu, blanc, rouge — qui dansent sur « Paris c'est une blonde » chanté par les Négriers. Elles dansent un moment et seront expulsées par l'entrée de gens masqués — c'est un bal antillais à Paris — « Paris, c'est une blonde » brutalement interrompu, laisse place au tambour bel-air... Danse... Un danseur quitte le groupe pour l'avant-scène, enlève son masque et dit... Cependant le tambour joue en sourdine et les danseurs dansent comme au ralenti).

l'homme

Nous dansons nous chantons
nous sommes heureux
en surface
nous
les exilés du pays du soleil.
(Danse et tambour reprennent vie, puis à nouveau, ralenti.)

l'homme

Nos corps
souples chevauchent la musique
mais dans nos cœurs
défilent des fantômes bleus.
Nos têtes
sont tapissées d'étoiles
les vagues de la mer
pleurent à nos pieds.
(Tambour, danse)

l'homme

Nous dansons nous chantons
la nostalgie
des arbres transplantés
aux feuilles aux fleurs aux fruits
qui meurent comme meurent
en silence
les lions encagés.
(tambour et danse)

l'homme

Nous dansons nous chantons
nous sommes heureux
en surface
nous
les exilés du pays du soleil.

(Il remet son masque et rejoint le groupe... Tambour et danse déchaînés. Les gens masqués s'arrêtent soudain avec la musique, tournent le dos au public, se retournent : ils sont des esclaves d'Afrique... La danse et le tambour reprennent comme précédemment).

un esclave

Afrique
L'immense étendue des eaux
entre toi et moi.
L'immense étendue des jours
entre toi et moi.

un autre

La danse les tambours
nos seules pirogues
pour traverser espace et temps.

un autre

Nos seules pirogues
pour toucher ton rivage
Afrique ma mère
visage aux millions de plaies.
(Nostalgiques, reprennent la danse et le tambour...)

....

La mort *(frappant de son marteau)*

Messieurs, la séance se poursuit.
Or disais-je
le Plan
exige que ces minuscules petits peuples de ces microscopiques petites îles soient rayés de la mappemonde.
(Les autres manifestent une certaine gêne)

la mort

En tant que peuples
bien entendu.
Donc des dispositions draconniennes sont absolument nécessaires
car messieurs
leur docilité
et ma patience ont des limites.
Hélas hélas hélas !
notre époque
est une jument qui
brusquement rue
parfois
jusqu'aux étoiles...
Aussi ai-je réfléchi
et trouvé
une formule
sœur des formules de chimie
et radicale, messieurs ;
afin que
le Plan
soit conduit de
A à Z.

(Elle frappe des mains.. Deux suivants apportent, l'un un immense tube et un flacon de liquide rouge, l'autre, un autre tube et un flacon de liquide blanc).

la mort *(versant du liquide blanc dans un des tubes)*

Voici
Métropole
soit des dizaines de millions d'habitants
avec leurs propriétés spécifiques
deux mille ans d'histoire jalonnée
de cathédrales
de châteaux
donjons
arcs de triomphe
ponts
colonnes
poètes
savants
peintres
musiciens
bijoutiers
rois à barbe fleurie
à barbiche
à barbichette
rois sans barbe
sans barbiche ni barbichette
rois à perruque ou sans perruque
deux empereurs
bourgeoisie
culbutant trônes et couronnes
bref
un liquide riche en sels
glorieux.

(Elle verse dans l'autre tube du liquide rouge)

la mort

Ici
des peuples
poussières sans histoire
peuples bâtards
peuples bourriques
peuples limaces
peuples putois
peuples pas peuples
venus
mains vides bec ouvert
au banquet de l'Histoire !
(au parlementaire)
Vous !
que peut-on
au premier coup d'œil
noter ?

le parlementaire (debout)

Je note que... que... ce liquide est rouge, et l'autre blanc.

la mort

Ensuite ?

le parlementaire

Ensuite ?... je... je...

la mort

Fils d'âne !... Un aveugle verrait que le tube A contient un liquide A' blanc, et d'un volume plus imposant que le liquide B', rouge, du tube B.
Récapitulons !
Tube A égale peuple métropole.
Tube B ?

les autres (en chœur)

Egale peuple outre-mer.

la mort

Bien !
Verser lentement... ou vite
le contenu du tube B dans le tube A.
Résultat ?

le parlementaire (levant le doigt)

Moi madame moi madame !
Il n'y a plus
de liquide
dans le tube B.

la mort

Autrement dit
les îles d'outre-mer
nettoyées de leurs habitants
sont des maisons
prêtes
à recevoir leurs nouveaux propriétaires.
(Verse du liquide blanc dans le tube B)
Et désormais
le tube B renfermera du liquide B'
blanc
à l'image du liquide A'
du tube A.
Compris ?

les autres

Compris.

la mort

Tel est
messieurs
le meilleur moyen
de dissoudre ces populations d'outre-mer.
Dissoudre
je dis bien dissoudre
et non exterminer !
Qu'on nous rende au moins cette justice !
....

(Les assimilationnistes se mettent à faire des cabrioles pour séduire les Négriers.
Les légalistes en font aussi.
Les assimilationnistes leur présentent des fleurs, des fruits.
Les légalistes aussi.
Les assimilationnistes font un strip-tease.
Les légalistes aussi.

Les assimilationnistes imitent des cris de divers animaux Les légalistes aussi).

le parlementaire

Retenez moi
retenez moi
je sens je sens
je sens
que je vais
faire un rêve.

(La lumière s'atténue... Il enfile des gants blancs, la mort lui ajuste son nœud-papillon, l'assistante sociale le vaporise de parfum, le représentant du patronat lui place un revolver sous l'aisselle, tandis que l'abbé lui met sa redingote).

le parlementaire *(imite le son des clairons)*

Métropole
offre
à mon île
la liberté
autogérée.

(L'abbé imite le son des cloches)

le parlementaire

Juché je suis
sur l'enthousiasme
populaire.

(Les autres font des hourras)

le parlementaire

Je tiens
bien en mains
les rênes
du nouvel état

(les autres continuent leurs bravos)

le parlementaire

J'ai en poche
les clés de l'île
et des prisons.
Je suis le roi.

(La mort pose sur sa tête une couronne, l'abbé bénit)

le parlementaire *(se jetant aux pieds de l'assistante sociale)*

Madame
soyez ma bretonne
reine.
(A l'abbé)
Je vous sacre
archevêque.
(au représentant du patronat)
vous
Grand Trésorier !
(à la mort)
Et vous
ô Blanche Madone
protégez
votre petit-enfant.
(il se blottit dans son giron)

les autres

Longue vie au roi
de l'île.

l'assistante sociale

Vite vite !
Des Cadillacs
des Rolls Royce
pour promener
le roi !

l'abbé

Vite vite !
parfums d'Arabie
porcelaine de Saxe
loutre
vison
zibeline
petites femmes potelées
pour amuser
le roi.

la mort

Vite vite !
Des architectes
pour dresser les murs
des geôles
afin de rassurer
le roi.

le parlementaire

Et surtout
ma doulce dame
n'oubliez pas
la nourriture
de mes coffre-forts
suisses.

la mort (le berçant)

Fais dodo
dodo mon p'tit frère
fais dodo
tu auras tes lingots !

(Le parlementaire s'endort, cependant que les autres fredonnent la chanson... Brusquement, la lumière retrouve son intensité première : le parlementaire se réveille en sursaut, se tenant la gorge)

le parlementaire

HA !

la mort

Mais qu'avez-vous ?
Messieurs
la séance continue !
Il est certes encourageant
de constater
que le groupe de nos fidèles
sinon s'élargit
du moins
persévère dans la voie bonne

et séculaire.
Toutefois
observez messieurs
ceux là !
(Lumière sur des militants nationalistes révolutionnaires)

la mort

Hé là !
Faites-nous entendre votre chanson !
Ils ne desserrent pas les dents !
mais
leurs yeux
ont des lueurs
déjà vues quelque part

les légalistes

Camarades
venez avec nous
chanter.
Ainsi
nous couvrirons
leurs voix anti-révolutionnaires
(ils ont montré les assimilationnistes)
et notre unité
mélodique
les obligera
(montrant les Négriers)
à satisfaire
nos légitimes revendications.
Allez ! venez
danser !

(Ils attendent, puis reprennent leurs chants et danses — « Paris, c'est une blonde » — sous les huées des assimilationnistes).

la mort

Vous voyez !
Ils refusent
de danser !
Leurs poings
se ferment
et prennent la forme
de grenades explosives
Ecoutez !
Ils remuent dans leurs têtes
des idées
déjà entendues quelque part.

(Bruits de chaînes... La lumière baisse... Entrée de nègres-marrons, chaînes brisées aux poings, tenant des coutelas)

l'assistante sociale

Mon dieu
des revenants !

tous

Des revenants !
(Ils ont peur ; les assimilationnistes et légalistes s'enfuient)

....

tahar benjelloun

l'aube des dalles

I

. . . .

certes l'espoir n'est pas un café qu'on prend par un soir d'été,
ce n'est pas un clin d'œil qu'on fait à l'histoire
ce n'est pas non plus un palais à l'horizon intime
l'espoir c'est plus qu'une idée vertébrale.

Tu ne peux même pas parler d'espoir. Tu ne sais pas ce que c'est.

A toi la ville qui se situe entre la misère et le faste, entre l'orgueil et la lumière dissoute
à toi la ville de cristal et de couleurs, ville de plastique de vols et de putains, ville qui se donne aux ricains hilarants, ville de bidonvilles et de joie facile,
à toi l'oubli et la quiétude, l'inconscience douce, à toi le ciel d'ivoire et les étoiles d'argent,
à toi les matins qui ne changent pas, les jours qui se ressemblent et les pas inutiles.

Tu sais, ton heure a pris le pli de tes jours et dans ton crâne gît une charogne en décomposition.
Tu portes en toi la maladie contagieuse de l'insouciance horizontale.
Tu vis dans un bocal aux parois invisibles.
Comme une boule de gomme, tu colles à ta peau tu colles à ton sang et tu t'endors la bouche ouverte.
Tu es opaque dans ta médiocrité dorée, tu aimes sentir en toi cette puanteur.
Comme une plante, comme une plante tu végètes, inutile dans ton inconséquence tu te dérobes.
Sans cesse tu te dérobes, tu fuis, tu te coupes du monde, tu te détournes, tu caches ton visage dans un prisme truqué, car tu sais que ta face est moche, moche et fade.
Quand un camarade te secoue, tu te perds dans la confusion douce et amère. L'événement te traverse dans toute ta transparence, dans toute ton absence.

Tu es absent.
Quand seras-tu concerné ?
Quand sauras-tu que la souffrance est commune, que sous le soleil méditerranéen du Ministère du Tourisme il y a des fronts à relever.

Un homme a disparu ce matin.

On me dit que la poésie ne peut rien
les mots s'enroulent dans un linceul de sang
le verbe se coagule en poings levés
et l'homme, cet homme qui n'est plus revenu
un corps
qu'on a dissout dans l'acide sulfurique
un corps
qu'on a trempé dans la chaux
Que dira
le vent à l'érosion
Que dira
le sabre à la nuque déchirée
Quand
de cet homme il faudra se souvenir
Cet homme a disparu dans la clarté du matin
Aurait-il été un prophète libérateur ?

Choses interdites entre tes doigts libérées
par ton serment de porter justice à l'enfant
qui tire sur
les seins desséchés
en ce jour où j'ai bu dans tes yeux la souffrance de mes frères
et l'événement ne portait plus des millésimes. Il était en toi.
En toi par cet homme qui tend la main, la paume recroquevillée
ô laideur inutile
pourquoi
encore
implorer ton seigneur et ne pas vomir la haine ricaner incendier
blasphémer et sortir nu dans ta vérité ortogonale
toi qui n'as plus rien
tu habites sous la voûte en instance d'une terre
toi qu'il faut cacher des yeux des étrangers
car tu n'es pas à montrer marchandise négative
pour un folklore nié
non tu n'es pas à montrer
tu pourras faire peur aux ricains qui marchent sous notre soleil
pour enterrer les fantômes du Vietnam
oui
va
rejoindre tes semblables même s'ils ne veulent plus de toi et
apprends à ne plus tendre la main

ne tends la main que pour cribler le temps de ta misère
exécuter ceux qui t'annulent chaque jour
dénoncer ceux qui te déshabillent à chaque tournant qui boivent ton sang à gorgée double
va derrière l'Enceinte
va

Je classais mes pas aveugles dans la rue et t'imaginais

Comment se taire encore
tout ne disparaissait pas sous ton regard
pas même les cris de cette épouse qui accouchait dans du linge sale en l'absence de l'homme
ni ces enfants de quartier rasant le sol et qui ne peuvent jouer aux enfants, ramassent des mégots, s'accrochent au pan d'une veste étrangère.

Le ciel pouvait choir
tout semblait être né pour le servage
et pourtant sous ce feu incandescent
il y a eu le réveil
mais qui creuserait le premier tombeau au boulevard de la ville ?
Toutes les vies se rassemblent là chaque soir
ivres de creuser la Fosse
la Fosse symbolique
Fosse réelle
juste avant l'aube
Fosse qui se recouvrirait de mousse pendant que le jour se lèverait sur d'autres blessures
Qui
argentera la Fosse
cet homme qui taille les pierres
cet autre qui traîne une naissance
cette famille qui pleure un père parti quelque part au-delà de l'Enceinte ?
les treize cents petits cireurs
de mon quartier ?
Les petits cireurs, tu les connais, toi ?
oui
de ma peau
vous êtes treize cents
à sortir de dessous les dalles courir à l'inexprimable
et répandre l'acier de vos larmes

Treize cents paires de mains
taillées du socle à venir
triturées dans l'amas anachronique
pour avaler la souffrance à bouchées doubles
se plier la crasse durant sur des bottes
qui sont plus bottes que la terre et le ciment

Treize cents paires de mâchoires à lapider vos matins hybrides
à vous dévêtir et tremper vos langues dans la boue

Treize cents enfants
gestes et voix pâles
à vous donner des gifles
à vous tirer dessus
leurs yeux viennent se poser sur vos épaules
comme des chardons
et, vous qui fuyez
fermant votre porte comme votre mémoire

Treize cents questions à poser
tant leurs poumons répandent le sang en crachats jaunes

Faits dans le gravier de la haine et de la lampe à pétrole
à l'ombre du bull-dozer et de l'erreur
vous restez
treize cents chiffres décimés et schémas d'enfants
à briser le blanc de l'espace
à traîner des ventres troués de faim et des hardes en suspens
Cependant
le temps a mordu dans vos lèvres comme le pus
vos trente-deux mille dents

Treize cents viols à la clarté des assassinats ordinaires

A l'insu du soleil dont vous êtes les enfants
— comme dit l'Occident —
vous tendez vos corps à portée d'injures et l'on marche sur vos poitrines

Oui je connais les petits cireurs
lexique de la misère en spirale
espérance meurtrie

Ils envahissent mes nuits
mon sommeil tranquille
de ma peau
ils sont devenus de ma peau
oui je me ferai petit cireur
je dormirai
de votre sommeil famélique
mais si vous ne voulez pas de moi ?
si vous me chassez
où irai-je avec ma mémoire retrouvée ?

II

Tu sais Orphée, dans notre pays la corruption est de rigueur : à l'ouvrier qu'on exporte pour les mines de l'Occident, on demande quelque cinq cents dirhams pour le passeport, un peu plus de

mille pour l'embauche et quelques centaines pour le maintien.
Non tu ne le savais pas.
Ta mémoire, enveloppée dans ton manteau sourd hésite encore
Elle hésite pendant que le crime piaule dans les rues en pierres
Non Orphée tu ne peux plus moduler ton hymne à l'amour
les vents t'avaient parlé de l'âpre liberté
existence sans oracle
A présent reviens
reviens sur ta terre nubile
reviens à l'Enceinte qui regorge de sang
reviens voir les bergers dans la ville
visages d'airain
femmes sans voile dans les rues répandant des boules de feu
enfants de toutes les rues dans la folie et le désordre
reviens sur ton ventre hurler avec les veuves de Mars
reviens Orphée
le chemin est amer

servitudes sales aux besognes dégoulinantes
comme les clous du pilori et la haine
à toi d'ensevelir les cadavres dans ton ventre.
morts
pains jetés dans le cimetière.
Roc brisé.
pierres qui s'indignent dans l'ombre de l'amnésie ordinaire
reviens tracer tes pas dans le goudron incandescent tailler les
dalles de la chair robuste
ramasser les vêtements de deuil que garnit l'édredon des autres
reviens égrener le chapelet de la mitraille
éblouir les nuits sanglantes du feu
de prométhée africain

Non Orphée
tu n'auras plus à mordre dans une bouchée
de sable
ni serrer
les mains décanteuses de poisons
tu n'auras plus à trembler de l'ombre
de celui
qui fait ses ablutions dans la pisse des lépreux
compose sa prière à la bouche des égouts
puise ses fables du gouffre de tes semblables
souviens-toi
il n'y a plus d'ombres équivoques
quand
au loin
la rumeur grondait déjà
annonçait
Mars
Non tu ne peux pas te souvenir de ce mardi
où le soleil ne s'est pas couché

où les dalles n'étaient plus des dalles
où un homme mordit la crosse d'un fusil avant d'éventrer le brasier de chair et d'acier
où sa mort fut paraphée de tous les poings levés
Non, pas de couvre-feu pour le soleil
Non il ne s'est pas couché, tu m'entends Orphée
ses rayons
perçaient les processions mortuaires
sa clarté roulait dans les ruisseaux
des enterrements clandestins
la lune se taisait — elle s'était effacée —
les cimetières remuaient
les enfants ne pleuraient pas
les veuves ne portaient pas le deuil
le soleil dansait dans leurs yeux
pendant que d'autres imprimaient la première tache de sang

Ils ont creusé les rues
ouvert à coup de pic dans le roc de l'Enceinte
des entrailles béantes
mais l'Enceinte a fondu sous le regard des enfants
redevenue gemme terre et sable
dans la plaine, on buvait du ruisseau obscur l'eau de toutes les peines en ces longs jours de haine où la douleur régnait sans âge
lèvres fendues
bouches saignantes
ongles épilés dans la froideur blanchâtre des grottes en ciment
oui
la cellophane à peine imbibée
ne laisse plus passer l'air
mains enterrées dans le mur complice
pieds entravés dans l'absence et le silence
sans fissures

Et vous autres
vos yeux sont ravagés par la rouille de la honte
vous avez trempé vos mains dans la rage et le cri étouffé
toutes volubiles vos mains
écrasent des morceaux de flammes

Que restera-t-il ?
rien que des miroirs hérissés
rien que des plaines hurlantes
rien que des fouets brûlants
face à ce mirage qui n'en finit pas

Non Orphée
le soleil ne s'est pas couché ce soir

hocine tandjaoui

Incursions. Jeux avec le temps : parfois, il s'allonge, d'autres, il se rétrécit. C'est ainsi qu'est — que fut surtout — ma vie. 20 ans. On divague à peine. J'estime que c'est beaucoup. Prenez un fil de fer en forme de sinusoïde, faites-lui subir de multiples contorsions, surtout sans ordre, jusqu'à ce qu'il vous soit impossible d'aller plus loin sans avoir l'impression angoissante de frôler la catastrophe : l'objet n'obéit désormais à aucune loi, si ce n'est celle de votre main guidée par ce qu'on appellera par commodité le hasard.
Sclérose, paralysie, puis mort. Le schéma est classique. Début de sclérose, réaction de l'organisme, rejet du virus. C'est la révolte.
La montagne n'est sans doute pas la solution. Au col de Tighoughda les oiseaux s'emmerdent parmi les cèdres. Je les ai vus.

H. Tandjaoui. Né à Constantine. 20 ans.

l'attente de l'arche

votre univers est une morgue
dont vous êtes les gardiens et les morts
les victimes et les bourreaux
un univers morgue jonché de cadavres
puant dont la décomposition lente
depuis des siècles a vicié l'air
ce même air que vous respirez
laissez donc échapper cette mort
que vous brandissez épouvantail décharné
ce ne sera plus alors une morgue
s'il n'y a pas de mort à garder
et peut-être le feu
vous prodiguera-t-il
sa brûlante douceur

un asile
un asile cerné
de mes blokhaus
pour mes nuits
pour toutes ces nuits
de gros nuages
sèment la panique
parmi les étendards immaculés
qui n'ont peut-être jamais existé
puis
se sont emparés de tout ce qui
est
entre temps mort et vie
alternativement
je veux
j'exige un asile pour ces nuits

14870

six et douze

réalisation .... magid rechiche
prise de vues .... magid rechiche et mohammed tazi
montage .... ahmed bouanani
production .... c.c.m.
durée .... 20 minutes
date de tournage .... février 1968

film en noir et blanc standard

thème .... l'aliénation de l'homme dans une grande ville. Exemple : casablanca.

L'équipe qui a réalisé ce court-métrage le présente ainsi :
« Nous avons choisi des images à travers une ville — des instants — temps cloîtré ouvert carapaçonné fenêtres dans le vide des yeux fermés entrebaillés agrippés — absence et solitude des pavés mouillés d'une fête morose qui s'est terminée, peut-être le noir l'a absorbée l'a enfermée, dans des cadenas par delà des clés rouillées immensément grandes et des portes qui ne tiennent plus — soudain l'ombre — soudain le geste le bruit de pas — la mer ou le silence — le silence ou le cri — l'attente ou l'angoisse — le sommeil ou l'insomnie — le signe de la lumière jaillit — le cœur entre deux chiffres nos visages pris dans la tourmente — les deux chiffres gravés au blanc sur des fronts des regards des corps qui vont tourner dans la tourmente réglés comme des aimants. »

Donc une ville ghetto. Clownesque. Des automates et des gratte-ciel. La foule. Fleuve d'anonymats. L'ordre réglé en parcours bandes jaunes, panneaux frénétiques. Une organisation cellulaire. Métiers, enseignes, gadgets. Le pays des contrastes. Oui, certes, pour ce que l'on permet de filmer. Surtout pas de bidonvilles. Pas de crasse. Pas de cireurs. De la décence. Le tourisme en pâtirait. Mais partout où la caméra se faufile, un signe. Un appel. Pas de démonstration. Tout va bien. On mange, on joue, on circule. Le climat est le même. Pesant.

Il ne s'agit pas de cité futuriste. De science-fiction. L'homme est celui de 1968. Il accepte, roule, marche, consomme selon un code tacite, admis sans interjection. Un occident de pacotille. Tentaculaire. Admis, continué, glorifié. Aliénation sourde. Avidement avalé. De l'autre côté, ruelles à la limite du sordide. Enserrent. Pied-à-terre pour l'exil quotidien vers les métiers de servilité.

Telle est l'atmosphère mentale, physique de 6 et 12.

Une vision poétisée et surréelle qui éclate en images agressives et électrocutées. Une dénonciation atone.

Voilà un des rares films où une équipe de jeunes cinéastes marocains (le scénario et la réalisation étant de m. rechiche) a essayé de sortir des chemins battus du film de propagande ou touristique et de réaliser une véritable œuvre de création, dans laquelle la recherche d'un langage cinématographique est une des préoccupations essentielles [1].

Mais, victime des contradictions de la production et de la distribution cinématographiques au Maroc, 6 et 12 n'a encore quitté le C.C.M. qu'un nombre restreint de fois, pour être visionné à la demande de certaines associations culturelles ou clubs cinématographiques. Ceci au moment où dans les circuits commerciaux, une multitude de courts-métrages étrangers ineptes sont programmés dans toutes les salles du pays. 6 et 12 n'est évidemment pas le seul dans ce cas. La majorité des films produits par le C.C.M. (en dehors d'une dizaine) subissent le même sort depuis des années.

Il n'est pas dans nos intentions, dans le cadre d'une chronique comme celle-ci, d'analyser les causes de cette situation paradoxale [2].

Nous espérons, à la faveur d'un prochain dossier sur le Cinéma Maghrébin, contribuer à la clarification et à la critique de cette situation et à l'élaboration d'une démarche pouvant ouvrir des perspectives nouvelles à la création et à l'action cinématographiques.

Mais nous ne manquerons pas, au cours du développement de cette nouvelle rubrique, de soulever pour chaque cas précis, pour chaque situation précise les questions appelées à provoquer le débat et la mobilisation autour de ce secteur vital de création culturelle.

a.l.

Erratum
Les photos page 55-56 du n° 10, 11 de Souffles ont été prises par Ali Noury (au lieu de Melehi) et appartiennent à la photothèque de l'Ecole des Beaux-Arts de Casablanca.

(1) Signalons que le réalisateur de 6 et 12 se trouve depuis 3 mois en chômage à la suite de son exclusion du C.C.M.

(2) Le lecteur se reportera au N° 2 de SOUFFLES (2e trimestre 1966) qui comporte un dossier sur le Cinéma au Maroc.

prise de vues rechiche

SIX ET DOUZE

action plastique

marrakech hôtel des almoravides

architectes a. faraoui p. de mazières

L'édifice donne, côté sud, sur le panorama de la ville ancienne. Un mur de roseau l'en sépare. C'est une architecture sobre, dépouillée, et dans l'ensemble, assez intégrée. Ce n'est pas une forteresse à touristes.

Pour respecter l'ensemble urbain dans lequel elle s'inscrit, les détails trop voyants, le blanc et l'excès de béton brut ont été évités aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du bâtiment. Des matières chaudes, qui tendent à prendre avec le temps une patine organique, ont été introduites : murs en brique, bois vernis ou non vernis, surfaces peintes on ocre.

Je trouve qu'en général, l'architecture moderne faite au Maroc, demeure souvent aliénée à cause d'un parti-pris individualiste et d'un corbusianisme mal placé. Dans cette réalisation au contraire, nous sommes en présence d'une recherche méditée de formes plus souples et globales, d'une confrontation consciente avec l'espace donné et ses exigences.

Il y a ici une tentative honnête d'intégration plastique au niveau de la programmation. Les artistes ont conçu leurs travaux en fonction d'un espace et d'une finalité donnés. Les matières, les couleurs, les formes ont été étudiées de manière à ce qu'elles soient incorporées dans l'esprit de l'ensemble, dans sa structure interne. Cela n'exclut pas quelques fautes de réalisation, mais l'effort déployé dans l'ensemble demeure intéressant et le résultat très appréciable.

Il n'y a pas ici cet assemblage hétéroclite ou exotique qui caractérise la majorité des hôtels, ni le désir égoïste de la part des architectes de vouloir se passer des artistes. La participation de ces derniers a d'ailleurs été à la fois bien dosée et discrète.

Ont participé à ce projet : Mohammed Melehi, qui a réalisé deux panneaux (un dans le bar et l'autre dans le restaurant) composés d'éléments en terre cuite ocre alternés avec d'autres en céramique colorée.

Farid Belkahia qui a réalisé dans le hall une porte en cuivre et un panneau en éléments de cuivre sur acier.

Le prototype d'une lampe quadrangulaire et l'enseigne en bois de l'hôtel ont été dessinés par Mohammed Chebaa.

Les panneaux en bois, en forme de portes coulissantes et leurs peintures géométriques ont été réalisés (pour les chambres) par des artisans de la ville sous la direction de C. Boccara, décoratrice de Marrakech qui a aussi dessiné des lampes en verre.

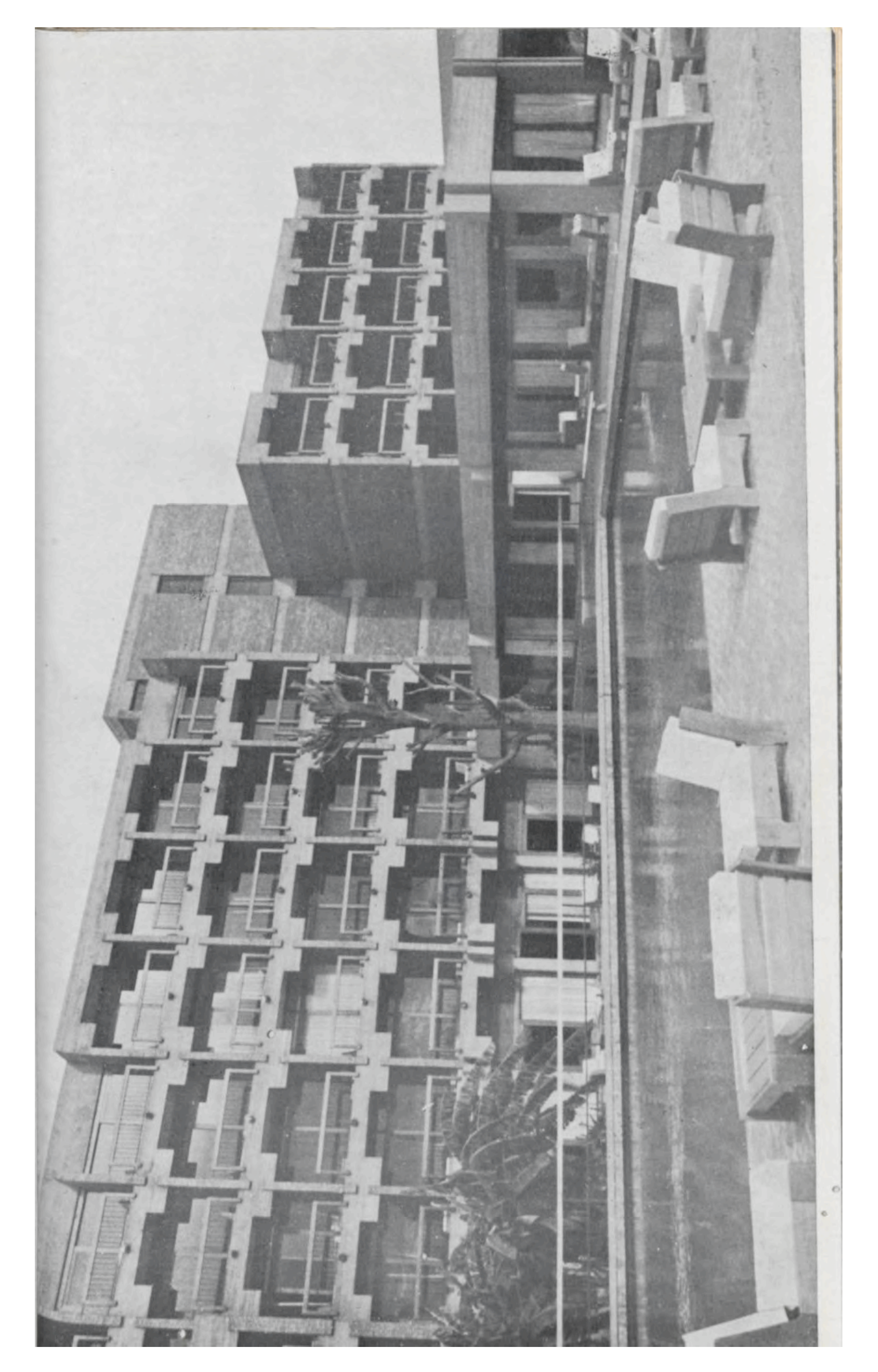
Cette brève chronique voudrait surtout attirer l'attention sur l'intérêt d'un tel travail de groupe. C'est un essai d'intégration consciente à l'architecture et une expérience qui a cristallisé un aspect important de l'action plastique des artistes nationaux.

t.m.m.

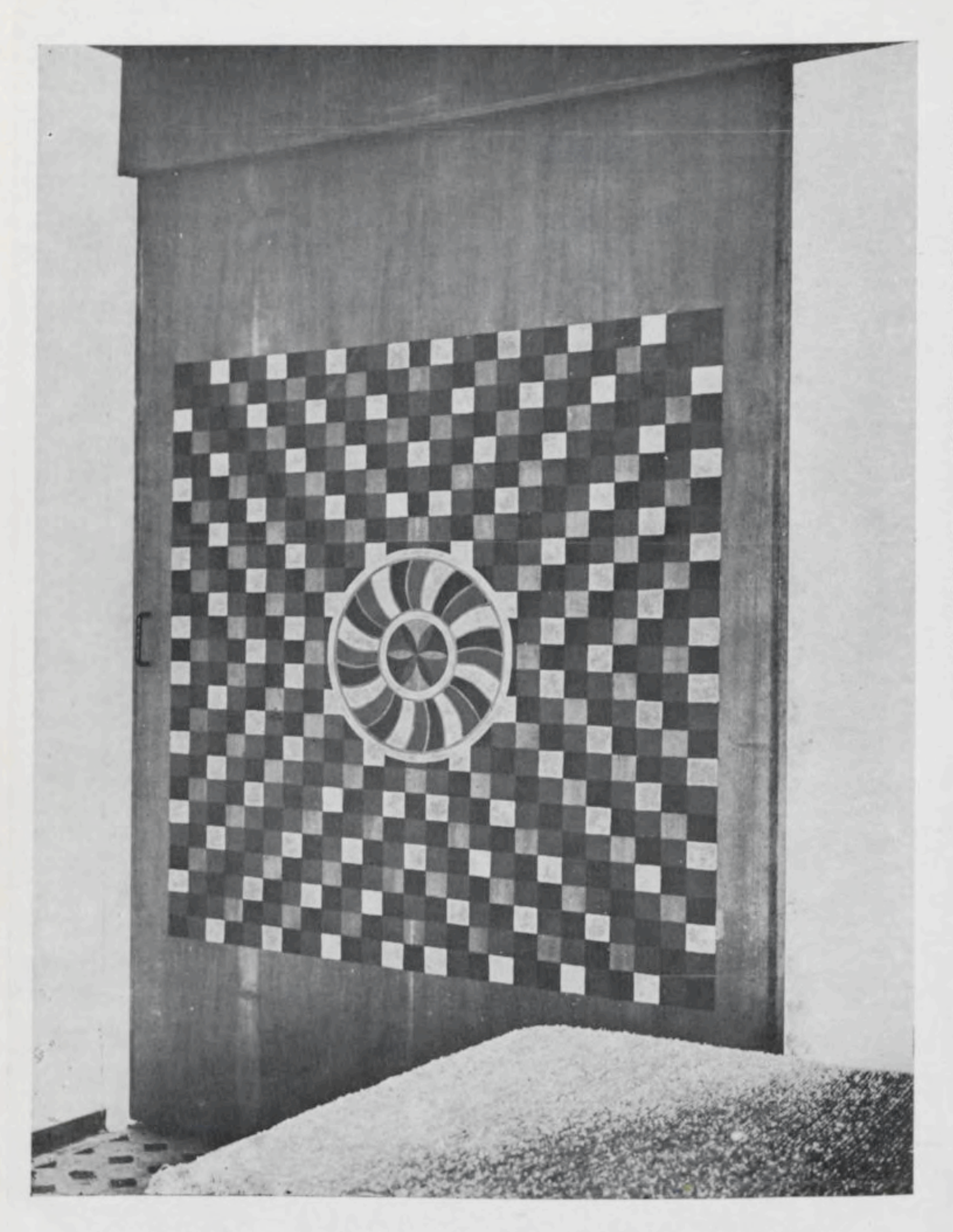
ENSEIGNE M. CHEBAA.



MARRAKECH HOTEL DES ALMORAVIDES A. FARAOUI P. de MAZIERES ARCHITECTES



MURAL EN ACIER ET CUIVRE F. BELKAHIA



PANNEAU EN BOIS PEINT PAR UN ARTISAN DE MARRAKECH

MURAL EN TERRE CUITE ET CERAMIQUE . M. MELEHI →





CHAINE HOTELIERE DU NORD DU MAROC



maroc tourist

Place Patrice Lumumba

B.P. 408, Rabat

Tél : 257-61 Telex : 310-72

PARADORS

CHAOUEN Tél : 190
36 chambres

KETAMA Tél : 10
68 chambres
12 chalets à 5 lits


Hotel Mohammed V Tel. 333

AL HOCEIMA

HOTEL MOHAMMED V : 44 ch. doubles

HOTEL QUEMADO : 102 ch. doubles

16 chalets à 3 lits

14 chalets à 5 lits

Hotel Quemado
Tel : 271





RESTINGA

HOTEL BOUSTANE : 91 ch.

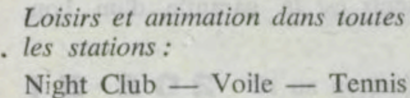
HOTEL KARABO : 24 ch.

Chalets, Bungalows, appartements

Hotel Karabo
Tel : 7

Plage de Restinga





Loisirs et animation dans toutes les stations :

Night Club — Voile — Tennis

Hors-bord - Cheval - Pedalos

Piscine — Ski nautique

Golf miniature